

MEMOIRES MINORITAIRES

Ce document est mis en ligne par l'association Mémoires minoritaires sous la licence Creative Common suivante : CC-BY-NC. Vous pouvez ainsi librement utiliser le document, à condition de l'attribuer à l'auteur.trice en citant son nom. La reproduction, la diffusion et la modification sont possibles, en revanche l'utilisation ne doit pas être commerciale. Pour plus d'information : <https://creativecommons.org/>

Pour soutenir notre initiative indépendante, merci de faire un don à l'adresse suivante : [DONNER](#)

Votre don permettra de pérenniser la libre diffusion des archives LGBTQI+.
Exemple : 5 € = 1 fanzine, 10 € = 1 numéro de revue...

Nous ne sommes pas responsables des propos ou des images des documents numérisés : ceux-ci peuvent être destinés à un **public averti** et **majeur** (langage violent, images pornographiques, discussion sur des sujets sensibles, destruction du patriarcat, jets de paillettes, etc...).

Si vous êtes propriétaire d'un document numérisé, merci de nous contacter rapidement à l'adresse mail suivante : contact@memoiresminoritaires.fr . Nous retirerons le document dans les plus brefs délais et nous serons heureux.ses de discuter avec vous des modes de diffusion futurs.



arcadie

revue littéraire
et scientifique

184

seizième année

Avril 1969

REVUE PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

TARIF DES ABONNEMENTS

1 an 6 mois
France, Italie, Communauté Française .. 40 F 20 F
Etranger 50 F 25 F

Abonnement de soutien : 1 an : 50 F — Etranger : 60 F

Abonnement d'Honneur : 100 F

Le numéro : 4 F

« Arcadie » est toujours expédié sous pli fermé

Abonnements - Correspondances - Envoi de textes

« ARCADIE »

19, rue Béranger, Paris-3^e

Chèque bancaire ou C.C.P. Paris n° 10 664-02

au nom de « ARCADIE »

La Direction reçoit uniquement sur rendez-vous.
Les Auteurs qui sont avertis que leur texte n'est pas accepté
peuvent le reprendre à la Direction. Celle-ci décline toute
responsabilité pour les manuscrits qui lui sont confiés.
Les textes publiés engagent la seule responsabilité des Auteurs.
Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.

Timbre pour toute correspondance.

1 F pour tout changement d'adresse

C.O.C. postbox 542. Amsterdam. Hollande.

Forbundet af 1948, Postbox 1023. Copenhague. K.

Forbundet av 1948. Postboxes 1305. Oslo. Norvège.

Riksförbundet för sexuell likaberättigande

Box 850. Stockholm. I. Suède.

Mattachine, Mission Street, 693, San Francisco, U.S.A.

One. 2256 Venice Bd. Los Angeles 6 (U.S.A.)

Janus Sty. Room 229.34 South Seventeenth St. Philadelphia 3 (U.S.A.)

Club 68. Postfach 417. Zurich 8022

Renseignements à « Arcadie »

« Copyright « Arcadie 1969 »

— Le Directeur A. BAUDRY - Imp. Nouvelle - ILLIERS

Dépôt légal 1969. N° 432 — Imprimé en France

ARCADIE

REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

SEIZIÈME ANNÉE

AVRIL 1969

SOMMAIRE

- Jeunesse et homophilie, par ANDRÉ BAUDRY 177
- Arcadie au T.E.P., par PIERRE NEDRA 185
- La rencontre, par RAPHAËLLE SORIANA 189
- Aspects homophiles de l'œuvre de Federico Garcia
Lorca (*suite et fin*), par ANTOINE d'ARC 192
- Réflexions déplaisantes, par ANDRÉ CLAIR 200
- Pauvres Pêcheurs, par RAYMOND NORMAND 204
- Poème, de JULIEN LUCE 176
- LIVRES :
- Marc-Aurèle, de Jules ROMAINS 216
- Les soleils de Badarane, de Pierre LAUER 218
- Czanara 219
- THEATRE :
- L'assassinat de Sister George — Chantage au Théâtre 221

Chaque jour je pleure sur une vitre opaque
Qui plane au seuil du futur.
Un escalier porte jusqu'aux cimes des rêves.
Et grincent les rouages et charrient les torrents.
Plaine de paix, verte dans l'eau,
J'attends que gravissent sur les genoux nos pharisiens de
[de paille

Et nos maîtres à rire et nos maîtres à voir.
Claque le coup qui porte jusqu'au cœur
Et l'arc tendu s'affale sur nos bras.
Un ronflement obscène comble nos trous de mémoire.

Voix de moi-même, discours de drugstore;
Point de soufre sur plaie vive :
Phosphore blanc qui hallucine,
Euphorie de l'emphase, faiblesse et noblesse des phrases,
Hachuré de flaques dérisoires,
Je veux rejoindre mon roi.
Aucun autre je n'ai eu;
Sinon c'était le même.
Il apprendra à mesurer mon pouls et moi le sien
Et je n'aurai plus d'ennemi ou nous les ferons nôtres.

JULIEN LUCE.

(Extrait d'un recueil intitulé « Involontaires ».)

JEUNESSE ET HOMOPHILIE

par ANDRÉ BAUDRY.

Tous les Arcadiens peuvent aisément supposer que depuis plus de seize ans que je m'occupe de ces problèmes j'ai reçu des dizaines de milliers de lettres.

Si j'en publie rarement, cela ne m'empêche pas, bien sûr, de m'en inspirer très souvent pour mes éditoriaux ou pour mes allocutions.

Les pouvoirs publics doivent aussi savoir que je reçois des lettres de ce qu'ils nomment des « mineurs » et que sur un certain plan je suis toujours dans une situation difficile : respecter les lois, aider ce jeune homophile.

On sait ce qu'est *Arcadie*, ce qu'elle veut, ce qu'elle espère, pour être bien persuadés ici et là, que *jamais*, son Directeur n'a donné de mauvais conseils, n'a incité à la débauche, n'a ouvert toutes grandes les portes des endroits faciles pour des rencontres éphémères ou pour des désillusions amères quand on est encore un très jeune homme.

Mais enfin... On est majeur pénal à dix-huit ans. Il est question que le service militaire se fasse à ce même âge. On peut — comme un adulte — assister à un spectacle ou acheter et lire un livre à partir de ce même âge (interdit aux moins de 18 ans). Certains hommes politiques réclament la majorité à cet âge avec le droit de vote. Question fort pertinente, ce me semble, que de poser celle-ci : ce garçon, cette fille de dix-huit ans auront-ils aussi la majorité sexuelle ? La libre disposition de leur cœur, de leur sentiment, de leur sensibilité, de leur affectivité, de leur corps, de leur volupté, de leurs désirs érotiques ?

Tout de suite, pour vous, Arcadiens, qui vous reconnaissez dans ces lignes... pour vous : censeurs, législateurs, éducateurs, parents, magistrats, policiers, pour vous qui savez mais ne voulez pas voir et modifier attitudes, lois, jugements, condamnations; pour vous qui êtes responsables de cette lettre, c'est-à-dire de milliers de vies semblables à celle de ce garçon... Lisez.

Cette lettre est datée de fin janvier 1969.

« J'ose enfin vous écrire, pourtant cette lettre a été maintes fois déchirée, recommencée, puis redéchirée, mais cette fois, tant pis, je me lance, je verrai bien ce qui arrivera.

« J'ai été mis au courant de l'existence d'*Arcadie* grâce à l'excellent livre de Dominique Dallayrac : *Dossier Homosexualité*.

« Bien que ne vous connaissant absolument pas, si j'ose enfin me confier à quelqu'un que je crois sûr, c'est que j'ai lu dans le livre de Dominique Dallayrac des extraits d'articles d'André Baudry qui m'ont réconfortés. Je ne croyais pas que des hommes puissent essayer, malgré et à cause de cette différence avec les autres, de vivre dignement et d'aider les autres.

« Aidez-moi, je vous en prie. Faites quelque chose pour moi, je sens que doucement mais sûrement je pars à la dérive et le plus terrible c'est que je ne puis en parler à personne, je ne veux pas devenir une épave, si je savais que quelqu'un me soutienne un peu, me comprenne, m'aide, j'aurais la force de tout entreprendre, j'aurais la force de ne pas couler.

« J'en ai assez des allusions, des sourires moqueurs, des moqueries, si vous saviez ce que je ressens quand j'entends une des si nombreuses épithètes dont on nous affuble, si vous saviez combien mon rire sonne faux lorsqu'on me raconte une « histoire de pédé », j'en ai plus qu'assez d'être toujours en train de surveiller ma démarche, ma voix, mes gestes, mes rires, de peur que transparaisse ce que je dois toujours cacher.

« Quand je pense qu'il y a des gens qui prennent l'homosexualité pour un vice, pour une chose voulue, acceptée. Oh, les imbéciles, s'ils pouvaient être rien qu'une journée dans ma peau, ils comprendraient peut-être que c'est une chose qui vous vient du plus profond de vous-même, qui fait partie de vous, que lorsque vous essayez de la dissimuler, de la cacher, c'est votre propre vie que vous enfermez. Je n'ai jamais voulu être homosexuel, qu'y aurais-je à y gagner, pourquoi aurai-je accepté délibérément d'être l'objet du mépris et du dégoût commun, d'être mis à l'index ?

« Alors qu'à seize ans j'étais révolté par mon sort, je commence à me résigner, mais la vie n'en n'est pas plus

calme pour cela, parce que maintenant j'ai vingt ans et que je possède un corps qui se fait chaque jour plus exigeant, plus impérieux, et cela finit par devenir un cauchemar, car si je cède une fois, je sais d'avance que je descendrai vers la boue. Déjà je commence à aller aux toilettes de ..., heureusement pour moi, à chaque fois le dégoût a été le plus fort et je me suis enfui à toutes jambes, mais ça ne durera certainement qu'un temps.

« J'achète les magazines américains spécialisés qui offrent à gogo des jeunes gens très dévêtus, à chaque fois que j'en achète un, je me dis : c'est le dernier, parfois je prends mon courage à deux mains et je les brûle tous, mais la semaine d'après je vais en racheter d'autres. Du point de vue sexuel pur je n'ai que le plaisir solitaire, et quand je dis plaisir, c'est devenu plutôt une habitude qui ne m'offre même plus rien.

« Vous comprendrez bien que je ne peux pas rester comme ça. Le problème physique est devenu ma hantise, je ne l'ai d'ailleurs jamais vraiment connu. J'ai bien vers treize ou quatorze ans couchaillé un peu avec un garçon de mon âge, mais cela n'a pas été bien loin, et depuis, rien. La chasteté n'est pas faite pour moi, d'ailleurs est-elle faite pour n'importe quel garçon de vingt ans ? Je sais que je n'aurai pas honte de moi, de ma vie, si je suis avec un garçon propre, bien, mais si jamais je fais ça avec un petit vieux qui me paiera ou avec un prostitué que je paierai, je suis sûr que je serais dégoûté de tout, à commencer par moi.

« J'ai besoin que vous m'aidiez, je ne vous prends pas pour un entremetteur, soyez-en sûr, mais aidez-moi à voir clair en moi, avec l'un d'entre vous je pourrais peut-être m'en sortir car vous êtes comme moi finalement et vous me comprendrez mieux, car même si je parlais à cœur ouvert à quelqu'un de l'autre bord, il y aurait toujours une barrière entre nous. J'en ai l'exemple avec ma mère, une fois, je lui ai confié mon problème, elle a été horrifiée d'avoir mis au monde une monstruosité pareille, ce sont ses propres paroles, j'ai eu à subir les sarcasmes les plus cinglants, les moqueries les plus méchantes, puis elle en a parlé à mes frères, qui s'y sont mis eux aussi, et comme la famille n'était pas complète, elle en a parlé à mon beau-père qui lui, m'a carrément renvoyé de chez lui, j'ai atterri dans un foyer de jeunes où je vis au milieu de cent vingt

garçons de dix-sept à vingt-cinq ans, ce qui, croyez-moi, n'arrange vraiment rien.

« Remarquez que je compte bien avoir un autre état d'esprit, et de ne pas m'enliser, grâce à un garçon. Jamais l'idée du mariage ne m'est venue, je sais parfaitement que c'est impossible, je serai malheureux et la fille aussi; si je suis, pour le moment, honteux de mon homosexualité c'est à cause des tourments qu'elle me cause, mais si un jour, j'ai la chance de rencontrer un garçon que j'aimerais sincèrement, j'en serais non pas fier, mais plus honteux, je me sentirais libéré d'une obsession, je serais moi-même.

« Mais pour le moment, j'ai vraiment besoin d'un secours moral, j'espère que quelqu'un de chez vous m'aidera, car du plus profond de moi-même je ne crois pas mériter d'être blâmé, et je ne crois pas mériter de devenir ces loques qui hantent les vespasiennes, j'aspire à mener une vie équilibrée suivant ma personne, mais tout seul, je n'y arriverai pas, aidez-moi, je vous en supplie, aidez-moi, vous êtes mon dernier espoir, sinon je coule.

« Je vous demanderais de me fixer un rendez-vous pour que je puisse parler à cœur ouvert, car même si je me suis livré entièrement dans cette lettre, ce n'est que du papier, j'ai besoin, absolument besoin d'en parler, je ne peux plus garder ça, maintenant c'est devenu un fardeau qui m'écrase.

« Essayez de me répondre et de me contacter au plus vite car je suis maintenant, à cause de cette lettre, sur des charbons ardents. Peut-être me trouverez-vous naïf, puéril de vous avoir écrit, peut-être que vous ne me répondrez pas, mais sachez bien que pour moi, désormais, tout dépend de vous. »

Voilà le merveilleux résultat de notre société hypocrite, entretenue par combien d'individus qui ont des responsabilités dans la cité !

Voilà comment vivent, se dessèchent et parfois deviennent des épaves ou se suicident des milliers de jeunes homosexuels !

Voilà, paraît-il, la vertu, la décence, le « normal », la protection de la jeunesse !

Combien de parents comme ceux-ci ? Parents irresponsables, les vrais responsables : les pouvoirs établis : l'État, les Eglises, les médecins, les éducateurs.

L'éducation sexuelle : allons donc !

La reconnaissance de l'état homosexuel ? Un état comme les autres, qui est la vie de l'être, toute sa vie, comme l'écrit

ce jeune garçon dont tous les mots de sa lettre ont été respectés, il ne peut en être question dans nos pays qui ne savent que cultiver le mensonge, la superbe et l'hypocrisie.

On poursuivra des parents qui laissent sans soin des enfants, on maudirait un état qui n'instruirait pas tous ses citoyens, on institue la sécurité sociale pour soigner les corps, on paie des allocations familiales pour fabriquer des individus robots...

Ah, il est beau l'État !

Et ces Eglises — on se souvient encore de ma lettre au cardinal Garrone — qui considèrent les homosexuels comme des anormaux, qui prétendent s'occuper des pauvres, des ouvriers, mais jamais des homosexuels.

Les tribunaux qui jugent, brisent des vies, oubliant comme c'est pourtant souhaité — de regarder le passé de ces inculpés.

Messieurs les Procureurs de la République, Messieurs les Présidents de chambres correctionnelles, me permettez-vous de vous poser très respectueusement une question : lorsque vous jugez des homosexuels, pensez-vous un instant à la jeunesse maudite, torturée, sombre, cachée qu'ils ont dû mener — comme le triste héros de cette lettre — et qui, faute d'éducation homosexuelle, sentimentale, charnelle, ont été conduits là où ils sont devant votre justice ?

Voilà notre société. Voilà comment sont faites les lois.

Et il faudrait ne plus rien dire ?

Mais une lettre comme celle de ce jeune garçon de vingt ans, tout en vous mettant les larmes aux yeux, vous fait monter la rage et la colère dans le cœur.

Je pose encore cette question : que faut-il dire à ce garçon ?

Il appelle au secours...

Dites-moi : Mirguet, Abbé Oraison, Dr Eck, que dois-je lui répondre ?

Dites-moi, vous les quelque sept cents députés et sénateurs de France qui en 1960, avec une belle unanimité, avez voté — en vous lavant les mains comme Ponce-Pilate — l'homophilie fléau social — dites-moi, que dois-je répondre à ce jeune Français, à tous ces jeunes Français marqués au plus profond d'eux-mêmes et pour toujours par la destinée homosexuelle ?

Lui dire d'aller se faire psychanalyser, n'est-ce pas : cette facile et ridicule réponse... comme si le vrai psychanalyste honnête ne répond pas déjà : « si vous êtes homosexuel, ce

ne sont pas des années de traitement qui vous changeront, vous resterez homophile, je puis seulement vous équilibrer dans votre homophilie ».

Lui dire de se marier, comme des centaines de prêtres inexperts et des centaines de médecins incompetents le conseillent...

Lui dire de prier..., de sublimer..., ce jeune garçon vous répond : il a un corps. Et son éducation comme son tempérament ne le prédisposent pas à cette continence.

Alors, grâce à Dominique Dallayrac, ce garçon entre en relation avec *Arcadie*.

Nous le sauverons, il est sauvé.

Contre la loi. Contre l'hypocrisie. Contre la société.

Devant de tels cas, je n'ai pas à me demander si la loi me permet de recevoir et d'écouter, de conseiller, de reconforter. C'est mon devoir.

Je déçois d'ailleurs très souvent mon interlocuteur.

Il ne comprend pas que je lui dise qu'il faut attendre ses vingt et un ans pour qu'*Arcadie* lui ouvre ses portes et lui permette de connaître d'autres homophiles comme lui.

Il ne comprend pas la loi, les réglementations, et les conséquences terribles qui en découlent.

Il crie contre cette société stupide et incapable de l'aider à se réaliser et à vivre selon sa vocation particulière.

Il devient révolutionnaire.

Et qui ne le comprendrait ?

Mais dans l'état actuel des choses en France, ne pouvant risquer la démolition de tout l'édifice que représente *Arcadie*, je suis bien obligé de le modérer, de mettre l'accent sur la volonté, la patience..., sachant qu'on m'écouterà parfois, que souvent, hors de notre groupe, ce jeune homme risquera sa vie parfois dans des aventures décevantes.

Mais je considère que je devrais être traduit devant un tribunal pour non assistance à personne en danger de mort si je n'avais pas répondu, si je n'avais pas écouté ce jeune homme.

Une fois encore, je demande avec insistance, pressant et pressant, à tous ceux qui font les lois, à tous ceux qui ont une responsabilité morale, à tous ceux qui sont honnêtes, lucides, humains, de prendre position.

Ce serait la honte de ce siècle, de ces années de contestations, de transformations, si de toutes ces révolutions, l'homophilie, elle aussi, n'en sortait comprise, admise.

Les homophiles, les premiers naturellement, par leur dignité de vie, et par leur force dans l'unité, doivent travailler pour ce jour.

Arcadie, pour sa part, comme depuis le premier jour, et sans défaillir, mais bien au contraire avec toujours plus d'audace, de sérénité, convaincue de servir vraiment le bien public et le bien particulier, continuera ce lent travail, ce merveilleux travail, qui conduira à la compréhension de tous.

... Cher jeune homme de vingt ans, jeunes hommes de vingt ans, semblables à l'auteur de cette lettre qui ne peut laisser personne indifférent, si vous lisez ces lignes, si la chance les met sous vos yeux avides de lire *justice et amour*, sachez donc qu'*Arcadie* veut être votre famille charnelle et spirituelle, qu'elle a reçu mission de vous écouter, de vous comprendre, de vous aider, de faire de vous des hommes, des hommes ou des femmes homophiles, mais des hommes, mais des femmes, à côté des autres, égaux en droits et en devoirs, aimant et souffrant autant que les autres, travaillant et bâtissant la cité de demain comme les autres, elle ne vous laissera plus insulter, calomnier, mourir dans la solitude, dans l'incompréhension.

Sans avoir encore toujours les moyens qui lui permettraient de faire plus et mieux, et les homophiles aînés sont responsables aussi de cette lenteur dans nos diverses tâches, par égoïsme ou par méfiance ou par incrédulité, *Arcadie* poursuivra sa mission.

C'est pourquoi les millions d'homophiles français doivent s'unir. Comme ils s'unissent en Hollande ou en Scandinavie ou aux U.S.A.

Nous unir non pas pour scandaliser, pour braver l'opinion, pour tenir tête aux autorités, pour revendiquer ce qui ne peut être revendiqué, pour envahir toutes les allées du pouvoir, de l'économie, des finances, de l'enseignement, des affaires, puisque nous sommes partout, c'est vrai.

Nous unir pour exiger des autres respect et liberté.

Nous unir pour contraindre les pouvoirs publics à effacer du code pénal ce qui est une discrimination, tous les citoyens sont égaux devant la loi, et on ne saurait tolérer des lois différentes pour les homophiles. Liberté de conscience, liberté religieuse, liberté politique, liberté de se grouper, liberté sexuelle aussi.

Liberté aux hommes et aux femmes à partir de dix-huit ans.

Arcadie s'associera à tous les mouvements, à tous les groupements qui réclameront une nouvelle Déclaration Universelle des Droits de l'Homme.

L'U.N.E.S.C.O., l'O.N.U., la Ligue des Droits de l'Homme, tant d'autres, que font-ils pour cette justice et cette égalité ?

Il restera un long chemin à parcourir avant d'arriver au but. Mais nous devons être sur ce chemin, associés à tous ceux qui veulent défendre l'homme.

ANDRÉ BAUDRY.

DOMINIQUE DALLAYRAC

DOSSIER HOMOSEXUALITÉ

« *Toute la vie de l'homosexuel n'aura été qu'un long combat pour son droit de vivre et de s'exprimer* »

UN TRÈS IMPORTANT OUVRAGE...

Ed. R. Laffont — 415 p. — 25,80 F

MICHELE SAINT-LO

LES INSÉPARABLES

« *Deux sœurs... ardentes natures* »

Ed. Albin Michel — 232 p. — 14 F.

ARCADIE AU T.E.P.

8 MARS 1969

Bien que la France soit moins ouverte à la « révolution sexuelle » que bien d'autres pays — qu'on y aborde assez peu, et surtout assez mal, les problèmes sociaux afférents à l'exercice de la sexualité — des diverses sexualités — elle a tout de même son *Petit livre rouge de la Révolution sexuelle* (1) et ces derniers temps, diverses revues très lues ont entrouvert la porte au flux de cette révolution, au moins dans les pays de civilisation chrétienne. Quel chemin parcouru, par exemple, entre la *Nef* de janvier 1961 (*La femme et l'amour*) et, huit ans après, le N° 36 de la même revue, consacré entièrement à Marcuse (février 1969).

L'ampleur et la précision des discussions ouvertes à propos de *Théorème* (à partir des déclarations de Pasolini lui-même au tribunal de Venise, en attendant la traduction française de son livre par la maison Gallimard) montrent assez quelle évolution des esprits et quelle révolution se développent, même dans les pays latins.

Des trois fameux MA (voir *Observateur* du 17 février, n° 223, page 13) c'est évidemment Marcuse qui se penche avec le plus de sollicitude sur cette révolution en cours — qu'il juge lui aussi vitale. Devenu le philosophe mondial de la jeunesse en ébullition, il scrute et pèse les possibilités de cette révolution, face à la contrainte écrasante de l'homme unidimensionnel inexorablement fabriqué par les technocrates de tous horizons.

(1) Nouvelles Editions Debresse, 254 p. Prix : 10 F. Surtout riche à partir de la page 185 grâce à d'excellentes citations de Freud, Jung, Reich, Maranon, Hesnard, Bataille, Lawrence, Marcuse, etc..., avec les slogans de mai 1968 et la postface d'André Laude.

Pasolini lui-même n'est pas tellement éloigné de cette vue pessimiste et révoltée du philosophe de San Diego. On attend donc ces « essais sur la libération » ! qu'ils viennent de l'Américain ou de l'Italien.

**

Entre ces phares, *Arcadie* travaille toujours à instruire la foule, et surtout telle *Minorité* qui, elle-même, devrait avoir le plus grand intérêt à se comprendre et à se situer.

Or le matin du samedi, Radio Luxembourg annonça en détail le programme du *TEP-Magazine* permanent, qui devait se dérouler à partir de 15 heures, dans le XX^e arrondissement, et comporter l'examen du *Dossier Homosexualité*.

Le programme fut scrupuleusement suivi — et mené à bien..., jusqu'à minuit. En effet c'est dans le contexte de ces discussions vastes et brûlantes que le Théâtre de l'Est Parisien — institution patronnée par l'État — inaugurée par M. Malraux — a entrepris d'offrir au public ce florilège d'actualités choisies — exposés des spécialistes côté scène, questions des spectateurs, côté salle — qui fit se succéder neuf heures durant, une dizaine de personnalités de premier plan : Albert Ducrocq, grand connaisseur des questions de l'espace — l'un des leaders du parti communiste Jacques Duclos, qui évoqua son enfance et ses premiers contacts avec le Paris d'avant 1914 — Pierre Seghers, éditeur des jeunes poètes (dont quelques comédiens de la Guilde présentèrent des poèmes bouleversants).

On interrogea — ce fut l'entracte — une brochette de « jeunes » dont les réponses ou les déclarations ne furent pas plus foudroyantes, il faut l'avouer, que ce qu'on entend si souvent à la télévision.

Mais le festival intellectuel reprit avec le Père Oraison (à propos de *Tête dure*), avec Jean-Louis Barrault qui déclencha des ovations de sympathie, Bill Coleman et sa trompette, le fantaisiste et comique Raymond Devos, l'académicien Thierry Maulnier, Octave Mannoni, auteur d'un *Freud écrivain* — enfin, à 22 h 20, Dominique Dallayrac et André Baudry — pour prendre fin avec Maurice Pialat, auteur de *l'Enfance nue*, et son petit film, émouvant et terrible, *L'Amour existe*.

**

Ainsi plus de sept cents personnes ont fait connaissance avec le *Dossier Homosexualité* d'abord et *Arcadie* ensuite. La présentatrice, avertie et délicate, Mme Wanda Jablonska, demanda d'abord à Dominique Dallayrac quel avait été son dessein en travaillant successivement ces trois questions : prostitution, homosexualité, alcoolisme — pour en présenter les trois dossiers.

Il expliqua que, tout à fait extérieur lui-même à l'homosexualité, il avait été frappé voilà cinq ans par la curieuse réunion sous la même rubrique de trois fléaux sociaux (dans les « attendus » d'une proposition de loi présentée au gouvernement par un député de province en juillet 1960) de trois états de fait sans aucun rapport essentiel entre eux : la prostitution, l'homosexualité, l'alcoolisme, qui ne forment en aucune manière l'extravagante trilogie imaginée par ce paragon de vertu (le n° 82 d'*Arcadie* a clarifié tout cela).

Dominique Dallayrac a bien précisé que la prostitution elle-même n'est pas un fléau, mais le proxénétisme, oui, qui la soutient, que l'homosexualité n'est en aucune manière un fléau social — mais que l'alcoolisme par contre en est un. Il a voulu dès lors étudier et préciser les conditions et les effets de ces trois activités, et distinguer « fléau » et ce qui ne l'est pas.

La présentatrice s'est adressée à André Baudry pour lui demander ce qu'était *Arcadie*. Inutile de redire ici ce que chaque lecteur de cette revue connaît bien, depuis plus de quinze ans. Mais ce qu'il convient de souligner c'est l'aisance et l'autorité avec lesquelles la réponse fut exposée (pour ne pas dire assénée) aux participants du *TEP-Magazine* qui accueillirent cette révélation avec une attention soutenue, et on peut le dire, une sympathie telle qu'à deux reprises, des applaudissements d'approbation répondirent aux fameuses formules que nous connaissons bien : « comme les autres, parmi les autres, pas plus que les autres, pas moins que les autres » et « deux millions de citoyens qui entendent l'être à part entière, et sans qu'aucune prévention, de qui que ce soit ne vienne suggérer entre eux et « les autres » les traces néfastes d'un racisme sexuel; bref, la liberté totale de l'individu, dans le respect des lois ».

L'attitude de la salle a été parfaite, il faut le reconnaître, et l'attention soutenue, évidente.

A deux ou trois questions, un peu naïves, de personnes mal informées, André Baudry a répondu — sans acrimonie et même avec humour — qu'il n'avait aucun projet de former une société d'homophiles, mais précisément le projet inverse et que l'homosexualité n'est pas une « maladie » qui « s'attrape comme la scarlatine » mais un état donné en général dès la naissance — comme le fait d'être gaucher ou daltonien, qui n'a jamais empêché personne d'être en même temps excellent citoyen. Un évident courant de sympathie, ou à tout le moins d'intérêt soutenu, n'a cessé de parcourir la salle, devant cette profession de foi pourtant brutale et rapide. Le public a visiblement paru réconforté d'être informé, d'entendre un autre son de cloche que telles billevesées habituelles, ou formules de dérision, voire de mépris.

Le tandem Dallayrac Baudry a peut-être un peu étonné, certainement instruit tout le monde et clarifié bien des opinions, rassuré à coup sûr pas mal de braves gens. Et n'a choqué personne.

Le progrès de l'opinion paraît certain. Du moins parmi les échantillons présents, de cette élite relative, cliente du TEP.

C'est là un bon début de dialogue « ouvert » avec le public.

Une pierre blanche, comme la couverture de la revue !

PIERRE NEDRA.

LE PETIT LIVRE ROUGE DE LA RÉVOLUTION SEXUELLE

— Des pages explosives —

Ed. Debresse — 192 p. — 10 F

LA RENCONTRE

(INCANTATION)

par RAPHAELLE SORIANA.

— I —

Pendant quelques mois, il y a longtemps, nous nous sommes aimées. Ô Gaëlle ! T'en souviens-tu ? Nous n'avions pas vingt-cinq ans. Mais non, tu as tout oublié. La vie bourgeoise t'a emportée dans son flux inexorable, ses rites, sa routine, ses obligations... Tu es devenue une femme comme les autres, avec un mari, des enfants, une maison. Tes cheveux blanchis sont peut-être redorés grâce aux artifices du coiffeur. Je n'en sais rien. J'imagine. Et j'ai mal en pensant que les rides ont dû marquer ton fin visage...

Tu as oublié mais moi je me souviens. Moi qui n'ai voulu ni mari ni enfants, moi que ne possède rien, à peine un toit pour abriter ma tête, moi qui n'ai pour tout bien que mes souvenirs... Je me souviens d'une longue silhouette en robe violette, celle que tu portais le soir où pour la première fois tu me pris dans tes bras. Je me souviens de tes cheveux roux que j'aimais caresser, de ta peau si douce aux creux de ta hanche où mon baiser faisait sourdre le sang, des nuits où je t'attendais, patiemment, quelquefois jusqu'à l'aube...

Je me souviens de cette dernière semaine avant la séparation, cette semaine de sursis que nous avons passée ensemble dans la petite ville de mon enfance, de nos promenades à travers la lande, en ce mois d'août ensoleillé, des cygnes blancs sur l'étang du jardin, de la petite rivière à peine visible au fond du vallon...

Je m'en allais vers le Nord et toi tu partais vers l'Afrique.

Ainsi va la vie. Il y a loin de Dunkerque à Tamanrasset ! Je revois une autre silhouette, la mienne, sur le quai de la gare de Lyon, agitant la main vers le train qui t'emportait. Pour toujours. Et puis il y eut tes lettres, de plus en plus espacées. Et puis il y eut le silence. L'Orient t'avait conquise ainsi que d'autres amours. O Gaëlle que j'ai tant aimée, pendant plus d'un an je n'ai rien su de toi et pourtant j'étais sûre qu'un lien indestructible existait entre nous.

— II —

C'était le soir du 14 juillet, un vrai 14 juillet d'autrefois, populaire et bon enfant, avec ses orchestres musette, sans contorsions hystériques au son des haut-parleurs braillards. Il faisait bon vivre dans un Paris tranquille, encore habitable, pas encore gâché par les voitures et les gens en sur-nombre. On y était presque heureux dans ces années de l'entre-deux-guerres.

Ma mère, qui me voyait rarement, voulut sortir avec moi ce soir-là. Bien que nos relations ne fussent pas des plus tendres, je ne pouvais, humainement, lui refuser ce plaisir, d'autant que j'étais moi-même seule. Si misérable que fût ma vie dans un immonde garni de province, la sienne l'était encore davantage, sans horizon que le bureau où elle travaillait pour un salaire dérisoire et le taudis qu'elle habitait au quartier latin, une vie sans espoir, sans aucune possibilité d'évasion. Moi, j'avais encore la jeunesse, l'envie de voir des ciex nouveaux, quelques simulacres d'amour... Ma mère te connaissait pour t'avoir vue quelque-fois chez nous.

Nous descendîmes donc l'escalier obscur en trébuchant sur les marches de brique inégales — à Paris, en plein xx^e siècle, la maison était dépourvue d'électricité — Nous suivîmes la rue des Ecoles et nous remontâmes, en flânant, le boulevard Saint-Michel, côté gauche. C'est alors que la « chose » arriva. Brusquement. Je sentis mes jambes faiblir et ma gorge se nouer.

— Maman, dis-je, je sais qu'elle est là, tout près, j'en suis sûre.

Et je l'entraînai vers l'endroit précis où me conduisait mon instinct. Je m'arrêtai devant un petit café — je ne sais plus lequel, tout a tellement changé — Et tu étais là, assise à la terrasse, seule à une table, tu étais là, Gaëlle.

Ma pauvre mère, ahurie, ne put que dire :

— Elle sentait votre présence, c'est drôle.

Et elle repartit sans moi vers la maison.

Tu étais seule et triste, contente malgré tout de me voir.

Cette nuit-là, nous avons échoué dans un hôtel du quartier, je ne sais plus lequel non plus...

Nous sommes restées étendues côte à côte, sans nous toucher. Tu étais très loin de moi. Tu me racontas tes amours, ton chagrin, sans te soucier du mien. Toute la nuit je t'écoutai. Au matin tu m'as quittée.

Deux fois encore le hasard — est-ce bien le hasard ? — nous remit en présence : une fois à Paris, sur les boulevards au milieu de la foule entre les « Galeries » et le « Printemps »; une autre fois dans un village de l'Ardèche à un arrêt d'autocar. Tu étais mariée, tu avais déjà tes enfants et nous n'échangeâmes que des paroles banales. Ni toi ni moi n'avons compris le signe...

Depuis lors je ne t'ai jamais revue. Mais je n'oublie pas ce soir de 14 juillet. Maman est morte depuis longtemps. Moi je suis vieille. Toi aussi. Mais je te revois toujours jeune, telle que je t'ai connue. Et je sais, malgré ton silence, malgré l'éloignement dans le temps et l'espace, je sais que rien n'est fini. O Gaëlle ! que rien ne sera jamais fini entre nous. Même dans la mort. Surtout dans la mort.

RAPHAELLE SORIANA.

FLOYD SALAS

LE BAGARREUR

« Aaron, 15 ans, et les tentations »

Stock — 350 p. — 25 F

ASPECTS HOMOPHILES DE L'ŒUVRE DE FÉDÉRICO GARCIA LORCA

par ANTOINE D'ARC.

(suite et fin) (*).

Thèmes typiquement homosexuels de l'œuvre de Lorca.

Marcelle Auclair rapporte le précieux témoignage d'un ami et collaborateur de Lorca au temps où celui-ci menait une vie de bohème avec la « Barraca ». Au sortir d'une corrida en compagnie de Federico, voici ce qu'il relate :

« Il avait examiné les toreros d'un point de vue pour moi inattendu, une classification des humains qui lui était particulière et qu'il nous expliqua. Il y a des Sous-Etres, le *marica*, le pédé, la tapette, contre lesquels Whitman décharge sa colère sacrée dans l'ode qui porte son nom. Il y a l'Être, fondamentalement voué à la conservation de l'espèce, qui n'a besoin que de semence, et d'un vase pour la déverser. Enfin le Sur-Etre, créateur, mais d'un ordre supérieur, artistique, scientifique, capable de remuer le monde, de le conduire par des voies théoriques, esthétiques, jusqu'aux sommets de la forme pure... Pendant ce temps-là, l'Être nourrit sa femme et ses enfants. Il disait : « Créateur, oui ! Procréateur, non ! » (33).

(*) Voir *Arcadie*, n^{os} 182 et 183.

(33) *Obras Completas*, p. 111.

GARCIA LORCA

La conception qu'a Lorca de l'homosexualité se trouve très bien définie dans cette affirmation. Peut-être semblera-t-elle quelque peu excessive; en effet, la notion de Sur-Etre appartient aussi bien à la condition de l'homosexuel qu'à celle de l'hétérosexuel. Il en va de même du Sous-Etre. Mais il faut comprendre Federico : il est né en Espagne, pays qui voue à l'homosexualité un mépris incommensurable. Dans l'entourage du poète, « tante » ou « homophile », c'est du pareil au même. Mais tout en condamnant les « maricas », il n'ignore pas sa propre nature. Il perçoit qu'il n'est rien de commun entre ces pauvres créatures et lui-même. Aussi doit-il chercher à tout prix une solution à son problème dans la création d'une œuvre. C'est donc décidé : il deviendra cela, un homme qui produit des enfants immortels, pour à jamais perpétuer son nom. C'est pourquoi il s'écrie : « Créateur, oui ! Procréateur, non ! » Il n'a pas besoin d'autres fils que ses poèmes. Il accepte son homosexualité, mais ce qu'il refuse d'admettre c'est l'expression de cette misère morale qui se présente à ses yeux, ni homme ni femme : la « tapette ». Et avec une amère ironie il écrit dans sa première époque la *Chanson de la tapette* :

*« La tapette se coiffe
dans son peignoir de satin.
On échange des sourires
chez les voisins aux fenêtres.
La tapette compose
une à une ses bouclettes.
La tapette se pare
effrontément de jasmin.
Le tumulte de la ville
Frémit, rayé comme un zèbre.
Les tapettes du sud
aux terrasses vont chanter »* (34).

Seule, la pitoyable « Caroline » mérite un sourire et devient l'objet de scandale exotique « rayé comme un zèbre ».

La découverte de l'*Ode à l'inverti* de Walt Whitman va lui permettre de clarifier sa position, en face du phénomène homophile, dans sa propre *Ode à Walt Whitman*. On

(34) Ed. Gallimard, II, p. 173 (le traducteur de l'éd. Gallimard a pudiquement évité de traduire « mariquita »).

ne saurait trouver peut-être de vers plus bouleversants dans toute la poésie d'inspiration homophile. Comme elle est profonde, qu'elle exprime bien la vérité de cette âme, en lutte contre la caricature de ce qu'il aime ! Pour cette raison, cette ode est souvent mal interprétée dans les milieux homophiles et souvent utilisée à contre-sens par d'autres.

Ce poème comprend deux parties bien distinctes et complémentaires : d'abord la conception de l'homosexuel authentique, puis une diatribe contre la caricature de l'homophilie : la tapette.

Fédérico nous offre l'image du véritable homosexuel, celle de « Walt Whitman, beau vieillard, sa barbe pleine de papillons, des épaules de panne tout usée par la lune, ses cuisses d'Apollon virginal ! ». Walt Whitman incarne la beauté masculine, il est pour le poète un symbole du vrai homme « Adam de sang, mâle, homme seul sur la mer », qui rêvait d'être un fleuve et de dormir comme un fleuve avec ce camarade qui mettrait dans son sein une petite douleur d'ignorant léopard.

De même Lorca est loin de s'indigner contre le jeune garçon qui écrit son nom au féminin sur l'oreiller; contre l'adolescent qui se travestit dans le secret de son alcôve; contre le garçon qui cherche dans la prostitution un peu de chaleur humaine, ou contre les désespérés qui, en silence, vivent la tragédie de leur homosexualité :

*« C'est pourquoi, Walt Whitman, je n'élève pas la voix
contre le petit garçon qui écrit
le nom d'une petite fille sur son oreiller,
ni contre le garçon qui s'habille en fiancée
dans l'obscurité du vestiaire,
ni contre les solitaires des clubs
qui boivent avec dégoût l'eau de la prostitution,
ni contre les hommes au regard vert
qui aiment l'homme et brûlent en silence leurs lèvres. »*

D'ailleurs tout cela paraît bien être en lui le fruit d'une expérience existentielle. Mais ce qu'il ne souffre pas, c'est d'entendre « les efféminés, brouillés de larmes, chair bonne pour la cravache, la botte ou la morsure des dompteurs », se prétendre pareils à Walt Whitman :

*« Celui-là ! Celui-là aussi ! leurs doigts teints
affleurent à la rive de ton songe,*

*quand l'ami mange ta pomme
avec un léger goût de gazoline. »*

Contre cette prétention qui ressortit, pour le poète, au sacrilège, il n'a pas assez de mots pour fustiger les tapettes, qu'il rend responsables du mépris et de la haine, couperet qui retombe sur le nom même de l'homosexualité. Et Lorca ne les ménage pas dans son poème. C'est une des pages les plus dures de toute son œuvre :

*« ... contre vous, efféminés des villes,
à la chair tuméfiée, à la pensée immonde,
mères de la boue, harpies, ennemis sans sommeil
de l'Amour qui distribue des couronnes d'allégresse.
Toujours contre vous, qui donnez aux garçons
de gouttes de sale mort avec un poison amer.
Contre vous toujours,
Fairies d'Amérique du Nord,
Pajaros de la Havane,
Jotos de Mexico,
Sarasas de Cadix,
Celeris de Séville,
Cancos de Madrid,
Floras d'Alicante
Adelaidas du Portugal.
Efféminés du monde entier, assassins de colombes !
Esclaves de la femme, chiennes de sa toilette,
épanouis sur les places avec la fièvre de l'éventail
ou embusqués dans de rigides paysages de ciguë ! »*

Contre cette race, qui tourne au ridicule l'homosexualité, il n'hésite pas même à crier :

*« Pas de quartier ! la mort
sourd de vos yeux
et assemble des fleurs grises tout au bord de la fange.
Pas de quartier ! »*

A la vue de ces gens-là, les « purs » doivent fermer leurs portes et refuser de reconnaître en eux aucun point commun avec ces infâmes :

*« ...Alerte !
que les humiliés, les purs,
les classiques, les illustres, les suppliants
vous ferment la porte de la bachannale » (35).*

(35) Ed. Gallimard, II, p. 110-114.

A en juger d'après ce que nous connaissons, le *Public*, drame en cinq actes, était la pièce la plus achevée et la plus forte qu'ait écrite Lorca. Il en était conscient. Mais Federico savait écouter son entourage. Il tient compte de l'opinion de ses intimes, Morla Lynch et Raphaël Martinez Nadal. Voici ce que Marcelle Auclair a recueilli des lèvres d'un témoin :

« Raphaël a gardé un souvenir très désagréable de cette soirée. Carlos et Bebe, décontenancés dès les premières répliques, de plus en plus gênés par la violence, l'homosexualité déclarée de ces cinq actes, laissèrent Federico lire la pièce de bout en bout sans souffler mot. A la fin, Bebe pleurait presque, pas d'émotion mais d'effroi : Federico ! Tu ne vas pas faire jouer ça ! C'est impossible ! En dehors du scandale, c'est injouable ! »

Malheureusement nous ne connaissons que deux scènes de cette pièce, publiées pour la première fois en 1934 dans *Los cuatro vientos*, revue madrilène, reprises dans l'édition des œuvres complètes publiées par Aguilar (36). Je vais essayer d'en donner un résumé.

Dans la première scène, intitulée *Reine Romaine*, nous suivrons le dialogue de deux figures masculines : « Personnage aux grelots » et « Personnage aux pampres » :

« Si je me changeais en nuage ?

Je me changerais en œil.

Si je me changeais en caca ?

Je me changerais en mouche.

Si je me changeais en chevelure ?

Je me changerais en baiser. »

Dans un langage plein de poésie s'exprime ainsi le désir des amants. Mais si, dans le reste de son œuvre, Federico voile plus ou moins son homosexualité, ici, elle éclate dans une aussi belle que courageuse apologie. Ainsi, le Personnage aux pampres affirme-t-il : « Je suis un homme plus homme qu'Adam et je veux que tu sois encore plus homme que moi. » Et le Personnage aux grelots de répondre : « Moi, oui, je suis un homme. Un homme tellement homme que je défaille lorsque s'éveille les chasseurs. Un homme tellement homme que j'ai des élancements aux dents quand on brise une tige si fine soit-elle. Un géant si géant que je peux fendre une roche avec l'ongle d'un nouveau-né... »

(36) Ed. Gallimard, V, p. 169-196.

L'arrivée d'un centurion interrompt ce dialogue : il cherche « quelqu'un » de la part de l'Empereur. Celui-ci condamne en ces termes tous ceux qui sont comme le Personnage aux pampres et le Personnage aux grelots :

« Soyez maudits ! vous et votre race ! C'est par votre faute que je cours le monde, que je dors sur le sable. Ma femme est belle comme une montagne ! J'ai deux cents enfants et j'en aurai beaucoup plus. Race maudite ! » Allusion significative à la contradiction entre le Sur-Etre créateur et l'Etre procréateur. A l'expression poétique des deux figures, Lorca oppose d'autre part le langage rude et grossier du centurion. Le rideau tombe au moment où l'Empereur étreint le Personnage aux pampres.

La seconde scène, cinquième de la pièce, est encore plus riche en symboles : on peut y voir un vieux personnage nu étendu sur un lit — image du Christ — qui agonise dans l'indifférence du public.

Un scandale éclatera dans la salle à un certain moment de la représentation de *Roméo et Juliette* : « Roméo était un homme de trente ans et Juliette un garçon de quinze. » Et ce qui va le plus choquer les spectateurs, c'est qu'ils s'aimaient « d'un amour incalculable ». La supercherie apparaît alors que l'on aperçoit les pieds de Juliette : « Ils étaient trop féminins et trop parfaits pour être les pieds d'une femme, ils étaient les pieds d'un homme et inventés par un homme. »

Pourtant l'amour serait-il possible entre deux hommes ? D'après un étudiant (acteur de la pièce), non : « ils ne pourront s'aimer jamais ». Le poète répond : « Les squellettes s'aimaient, ils étaient jaunes de flammes, mais les costumes ne s'aimaient pas, et le public a vu plus d'une fois la traîne de Juliette couverte des petits crapauds de la nausée. » La signification de la phrase est claire : l'amour entre deux hommes est possible si c'est avec ce qu'ils ont de plus profond et de plus durable, même si le public doit manifester sa répugnance pour les manifestations extérieures de cet amour. Le poète s'indigne contre l'ignorance méprisante du public. L'essentiel pour lui, c'est d'aimer : « Roméo peut être un oiseau et Juliette une pierre. Roméo peut être un grain de sel et Juliette une carte de géographie. Qu'est-ce que ça peut faire au public ? » Et ailleurs : « Est-il nécessaire que Roméo et Juliette soient un homme et une femme pour que la scène du tombeau donne une impression de réalité déchirante ? »

Le poète se dresse contre le racisme sexuel. Il réclame la liberté. Voici comment un groupe d'étudiants commentera le meurtre de Roméo et Juliette par le public :

— 5^e étudiant : Ils sont fous... moi, je n'ai pas eu le temps de m'inquiéter si c'est un homme ou une femme ou un enfant, je vois seulement que cela m'emplit de désir et de joie.

— 1^{er} étudiant : Bravo ! Et si je veux être amoureux d'un crocodile ?

— 2^e étudiant : Libre à toi.

— 1^{er} étudiant : Et si je veux être amoureux de toi ?

— 5^e étudiant : A ta guise. Je te le permets et je te porte sur mes épaules au milieu des rochers.

— 1^{er} étudiant : Et alors nous détruisons tout.

— 5^e étudiant : Les foyers et les familles.

La scène se termine sur la voix faible d'un homme à l'agonie, qui appelle : « Henri, Henri ».

Avec un thème comme celui-là, ne nous étonnons pas que Federico, au cours des années 1930, confiait dans une interview à propos de sa pièce : « Je n'oserai pas la représenter à Buenos-Aires ni ailleurs, parce que pas une troupe n'oserait la monter ni des spectateurs en supporter le spectacle jusqu'au bout... Un poème pour être sifflé. »

Mais lui il avait confiance dans le pouvoir de son œuvre et dans la lutte qu'il amorçait contre la société et son hypocrisie pour affirmer le droit des homosexuels et la valeur de l'homophilie. Après la pénible réaction de ses intimes à la lecture de *Public*, il confie à son ami Martinez Nadal : « C'est du théâtre pour dans trente ans. En attendant n'en parlons plus. »

Un mot enfin sur un projet de Federico jamais réalisé. En 1935, il déclarait que son œuvre *La Destruction de Sodome* était presque achevée. Après la première de *Yerma* il annonçait dans une interview le titre de sa prochaine pièce : *La Destruction de Sodome*. Ailleurs, il l'intitulera *La Tragédie des filles de Loth*. A une autre occasion encore, il évoquera ce thème devant Martinez Nadal. Il s'agissait d'une œuvre anti-religieuse et anti-sociale, fondée sur le récit biblique de Sodome : « Jéhova détruit Sodome en châtiement de ses péchés. Et il en résulte l'inceste de Loth et de ses filles. Quelle dérision de la justice » (37).

(37) *Obras Completas*, p. 113.

A-t-il vraiment écrit cette pièce ? Je ne sais. Toujours est-il que le manuscrit n'en a jamais été découvert. A-t-il été détruit ?... Autant de questions qui n'auront peut-être jamais de réponse.

19 août 1936. Grenade dort encore du petit sommeil de l'aube quand une voiture roule par les rues, insolite. Bientôt elle disparaît dans le paysage. On laisse en arrière la « Cartuja », chef-d'œuvre de beauté. On emprunte un petit chemin de montagne qui mène à Viznar. Le village est solitaire, la porte de l'église fermée, la vieille fontaine plus compréhensive a changé sa musique en pleurs. De Viznar, la voiture se dirige maintenant vers Alfacar, village de nom arabe, célèbre pour son eau et son pain. Mais il n'est plus temps de boire ou de manger désormais. Devant nos voyageurs s'ouvre la route qui grimpe à Fuente-Grande. Les oliviers déjà commencent à se faire visibles sous les premières lueurs de l'aurore. Dans un ravin, la voiture s'est arrêtée. Quatre ombres noires en descendent, derrière elles un homme pâle, le regard fixé sur l'infini... Comme Antoñito el Camborio, il « marche entre les cinq tricornes ». A la vue du chauffeur le groupe s'est écarté... Soudain un coup de fusil déchire le silence du matin. Une minute à peine s'est écoulée et ces quatre ombres sont revenues vers la voiture. Un homme vient d'être assassiné... Pour la honte de l'Espagne, cet homme, le meilleur de ses fils, s'appelait Federico Garcia Lorca.

Dans l'air, une fois dissipés les échos de la fusillade, on aurait cru entendre la voix du poète comme un murmure d'oliviers dans la brise, priant :

« Si je meurs,
laissez le balcon ouvert.
L'enfant mange des oranges,
de mon balcon je le vois.
Le moissonneur fauche le blé,
de mon balcon je l'entends.
Si je meurs, laissez le balcon ouvert » (38).

Puisse cet article être ce balcon ouvert où Lorca recueille enfin toute l'admiration et le respect que le peuple arcaïen lui doit.

ANTOINE D'ARC.

(38) *Adieu*. Ed. Gallimard, I, p. 188.

RÉFLEXIONS DÉPLAISANTES

par ANDRÉ CLAIR.

Le propre de l'homosexualité, dans nos sociétés occidentales, est d'être à la fois révolte, au plus profond de soi, et refus de prendre conscience réellement de cette révolte, d'en vouloir assumer sur le plan de la réalité matérielle, par des actions *définitives*, le projet qui s'impose à nous.

L'homosexualité se définit en tant qu'opposition fondamentale au système de valeurs, justifiant ces sociétés d'Europe et d'Amérique dans ce qu'elles sont : reliquat intériorisé d'un certain système normatif, d'une idéologie appelée christianisme, mais sans aucun rapport authentique avec l'individu qui aurait fondé cette « religion » : Jésus Christ.

Être homosexuel et « chrétien » — catholique ou protestant — c'est dans la plupart des cas refuser d'assumer son homosexualité. Du « christianisme », beaucoup d'homophiles, d'ailleurs, ne retiennent que la notion de péché originel, et, pour ceux qui se flattent d'une compagnie amicale et quotidienne, un *pur amour*, qui n'est qu'un reflet spirituel d'une absence totale et de pureté et d'amour. De toute façon, être *chrétien* — réellement — suppose que dans un coin de soi, sous la poussière et les toiles d'araignée de sa belle « âme », on dissimule un refus profond de son homosexualité.

Pour découvrir l'absence de toute foi véritable, chez le Chrétien prétendu qui est homophile, il ne suffit que de l'attaquer sur ce terrain : l'individu se change en bête venimeuse (du moins qui se croit mortel !), agressif, poujadiste, dans la meilleure des traditions fascisantes. N'était l'ennui de consentir à le combattre sur son terrain, on aurait envie de répondre à cette catégorie d'homophiles par une réplique de Julien Green, qui étant à l'intérieur de la boutique, sait de quoi il parle : beaucoup de gens s'imaginent croire en Dieu ; ils ne savent pas que Dieu pour eux

REFLEXIONS DÉPLAISANTES

ce sont leurs préjugés bourgeois. Je cite cette phrase de mémoire ; mais l'on peut la trouver dans son dernier Journal (*Vers l'Invisible*).

Constater que le « christianisme », en tant que fondateur d'une civilisation, a fait son temps, comme idéologie étayant cette civilisation de la naissance à son déclin, ne signifie pas que l'on ne lui reconnaisse pas des vertus, en même temps que des vices, préfigurant ceux de tous les régimes totalitaires (comme, par exemple, le fascisme italien, le franquisme, le nazisme, le bonapartisme dont le pétainisme d'hier et d'aujourd'hui sont des variantes accordées à l'évolution de la société actuelle). Dresser l'acte de décès du « christianisme », sous toutes ses formes, ne veut pas dire que ce reliquat du passé ne survive à l'intérieur des consciences aliénées des hommes d'aujourd'hui, tout particulièrement chez les homophiles — et dans la mesure même où, à bout de course, les églises catholiques et protestantes cherchent à faire du racolage auprès de ceux qu'elles condamnaient naguère encore : je nomme les homosexuels.

N'oublions jamais que les Grecs de l'antiquité n'ont fait l'éloge de la vertu que celle-ci ayant déserté leur civilisation. On parlera encore longtemps du « christianisme », dans la mesure même où celui-ci sera devenu un vieux cadavre embaumé, à la façon des pharaons de l'antiquité égyptienne. Cela suppose-t-il que ces pharaons restaient vivants, *après* leur mort ?

Faire une critique radicale du système normatif occidental — donc des églises « chrétiennes » — ne signifie pas engager la bataille contre les « Chrétiens », et, tout particulièrement, en Arcadie, vouloir insulter les homophiles qui se réclament de cette idéologie : cela veut dire seulement qu'on leur demande d'avoir l'honnêteté de chercher ce que dissimule leur « croyance », et d'abord qu'ils commencent, comme Antoine d'Arc l'avait écrit dans une étude sur la relative évolution de l'église catholique, à bien distinguer entre ce qu'ils appellent leur foi et leur attachement à la mama Romaine du Vatican (je m'adresse ici à ceux d'entre nous qui sont catholiques). En écrivant ces lignes, je sais que des athées me reprocheront d'entrer à l'intérieur du petit jeu d'une institution qui n'est, elle et sa base idéologique, que folklore pour civilisation agonisante. Je répondrais à ces amis athées qu'il faut commencer par le début ; qu'une évolution ne se fait pas du jour au lendemain ; que précipiter la mort du « christianisme »

à l'intérieur des « Chrétiens » ne peut que renforcer leur prétendue foi en Dieu. Laissons-leur l'image de ce fantôme, s'ils ont assez de courage pour brûler en eux leur église, dans un premier temps, distinguer Dieu des clercs, ils finiront bien par s'apercevoir tôt ou tard que même Dieu n'était rien d'autre que l'image de leurs inhibitions, refoulements, sublimations répressives, c'est-à-dire intériorisation en eux des interdits de plusieurs siècles d'aliénation « civilisatrice ».

Quand, dans une récente causerie sur « Mai 68 », on m'a conduit à préciser ma position à l'égard du « christianisme », certains ayant été choqués que j'employasse le mot de folklore appliqué à cette forme de loisir aliéné aujourd'hui, après avoir exprimé ma méfiance à l'égard de cette espèce abâtardie des « Chrétiens de gauche », d'aucun ont émis cette réflexion que je considère comme étant hypocrite ou plus exactement confuse, que j'attaquais leur foi en Dieu. Il est vrai que pour moi Dieu est une ombre d'oppression, un « retour du refoulé » périodiquement dans la société occidentale à certains moments critiques, mais à aucun moment, dans cette causerie, je ne m'en suis pris à ce fantôme qui habiterait les dignes consciences « chrétiennes » : j'ai essayé de montrer le « christianisme » en tant que système normatif, idéologie qui refléta une certaine civilisation, laquelle, ayant fait son temps — en d'autres termes, une fois subi un certain nombre de mutations, elle commence à changer de nature : la quantité se convertit en qualité — peu à peu, celui-ci commence à dépérir, de la même manière que l'État pour Marx, après l'installation du socialisme authentique, devait le faire. Voilà ce que j'ai dit et que je répète ici : rien de plus, rien de moins.

On me fera l'objection, du côté athée, que je perds mon temps à vouloir qu'ils se libèrent, et, à leur dire, qu'en tant qu'hommes et homophiles, je ne suis pas leur adversaire : je ne suis l'ennemi que de ce qui en eux me paraît être préjugés, qui les empêchent d'assumer leur homosexualité dans toute sa dimension. Mais il va de soi que les « irrécupérables », ceux qui sont aliénés si profondément qu'ils ne consentiront jamais à comprendre mon propos, ceux-là, je ne puis que les abandonner à leur sort misérable, et, dès lors, ce qu'il s'agit pour nous de libérer, d'eux-mêmes pour commencer, ce sont les autres : les Arcadiens qu'ils risquent de compromettre dans leurs affaires de religion...

Les athées, pas plus que les « chrétiens », ne sont à l'abri de l'influence de cette idéologie. Il leur faut donc traquer partout, sur quelque terrain que ce soit, ce reliquat de *christianisme* qui existe en eux dans la mesure même où ils ne s'acceptent pas au plus profond d'eux-mêmes, eux avec tous leurs désirs refoulés.

Le débauché et le spiritualiste, celui qui croit en l'Ami majuscule, image pure et que toujours souille plus ou moins, au fond d'eux-mêmes la pratique homoérotique, sous sa forme la plus physique, sont les complices honteux, inavoués, d'un même système d'auto-répression, tendant à justifier la condamnation de la relation charnelle homosexuelle par l'idéologie « judéo-chrétienne » : l'opposition entre l'un et l'autre relève aussi d'un folklore que seule l'imbécillité pseudo-philosophique peut encore prendre au sérieux.

Il ne s'agit pas de dogmatiser à notre tour : il s'agit d'en finir avec le passé, sous toutes les formes qu'il peut adopter, toutes les astuces qu'il utilise pour récupérer les homosexuels afin de détruire en eux toute possibilité de communication réelle.

L'Amour n'existe pas sauf dans les écrits des spiritualistes : ce qui existe par contre, ce sont ceux — hommes et hommes ; ou hétérosexuels — qui, du fait d'une entente sexuelle satisfaisante — parviennent à se devenir l'un à l'autre indispensables. Ce qui existe, c'est avant même que s'établisse une relation physique ceux qui en ont comme l'intuition : mais cette intuition repose toujours plus ou moins sur une base charnelle. C'est un visage, la couleur d'une peau, la puissance des épaules, la force d'un regard, des cheveux noirs ou blonds, le tout formant avec la façon d'imposer ses idées qu'a le partenaire, un ensemble physico-psychique qui correspond à ce qu'on attend du partenaire « idéal ». Mais dans tout cela, qu'y a-t-il qui relève du « Pur Amour » et non pas de la terre et rien que de la terre ?

Pour l'amour d'un individu matériel, et si je savais que Dieu existât et qu'il fallût lui sacrifier — comme Abraham son fils — je préférerais, en toute simplicité, tourner le dos à ce Dieu : Satan est de toute la mythologie « chrétienne » le seul être aimable !

ANDRÉ CLAIR.

PAUVRES PÊCHEURS

par RAYMOND NORMAND.

« O flots, que vous savez de lugubres
[histoires !... »

Victor Hugo

Après un séjour de cinq ans en Afrique du Nord, je revins enfin en métropole occuper un poste au siège de ma société à Paris. J'avais obtenu deux mois de vacances que je décidai de passer avec ma mère en Normandie. C'est ainsi qu'un soir d'avril me vit revenir au pays où rien n'était changé en apparence, mais qui devait être cependant fécond en imprévus comme on va le voir (1).

Ma mère m'attendait à l'arrivée de l'autocar, et le court chemin qui séparait la grande place de notre vieux manoir fut rapidement parcouru, encore qu'il fallût s'arrêter à plusieurs reprises pour saluer des amis. La soirée se déroula très calmement, ma mère ne m'épargnant aucun détail sur mes divers voyages. Le lendemain dimanche, je venais d'achever mon petit déjeuner lorsque l'on sonna à la grille. J'allai ouvrir et me trouvai en face d'un garçonnet d'une douzaine d'années et d'une petite fille (il s'agissait de sa sœur) d'un ou deux ans sa cadette. Ecartant d'une main le varech qui recouvrait le panier, ils me proposèrent des berniques (2) pêchées le matin même. Je n'avais pas eu le temps de répondre que ma mère apparut avec un plat à la main.

(1) Les événements relatés dans cette nouvelle se sont partiellement déroulés dans un petit village de la côte normande au début du siècle.

(2) Nom usuel de la patelle : mollusque comestible à coquille conique très abondant sur les rochers découvrant à marée basse.

PAUVRES PÊCHEURS

— Bonjour les enfants ! On est bien matinal aujourd'hui.

Après avoir pris plusieurs poignées de berniques, ma mère remit quelques pièces au garçonnet qui remercia poliment. J'étais un peu surpris et ne pus m'empêcher de dire à ma mère après le départ des enfants : « Tu ne vas pas manger tout cela ? »

— Non bien sûr, mais j'ai l'habitude de leur en acheter régulièrement, je les ai pris en pitié ces pauvres petits.

— Ils sont orphelins ?

— Leur père est mort en mer, il y a deux ans environ, il était pêcheur. Il me semble te l'avoir écrit, mais tu ne t'en souviens peut-être pas. Sa femme a dû se placer comme bonne à tout faire dans une ferme des environs, et ne peut venir voir ses enfants que le dimanche après-midi. Elle leur remet un peu d'argent, une miché de pain pour la semaine, et ils doivent s'arranger avec cela.

— Mais tu ne vas pas me dire que ces deux enfants restent seuls toute la semaine ?

— Non, en fait ils ne sont pas deux mais quatre. L'aîné, Robert, qui doit avoir maintenant vingt-deux ans, a la charge du foyer. Il y a une fillette de treize ans, je crois, et les deux derniers que tu viens de voir. Robert est pêcheur comme son père. Tôt le matin, il va relever ses nasses et se rend ensuite jusqu'à C... pour vendre son poisson. Les enfants vont chercher des coquillages à marée basse qu'ils vendent ensuite dans le bourg. Je suis évidemment la seule avec Monsieur le Curé à leur en prendre régulièrement, même l'hiver alors que les berniques sont gelées et immangeables.

— L'hiver doit être bien pénible pour eux.

— Ah ! Oui, c'est le sort des gens de mer ; et ceux-là sont particulièrement marqués par la malchance ; c'est pourquoi nous faisons l'impossible, Monsieur le Curé et moi, pour leur venir en aide. J'autorise Robert à venir prendre tout le bois dont il a besoin pour se chauffer l'hiver. C'est lui qui s'occupe maintenant du jardin depuis la mort de ce pauvre père Constant. Il est charmant, toujours prêt à rendre service, et déjà conscient de ses devoirs de chef de famille. Tu le verras du reste ce matin après la messe, il vient toujours le dimanche vendre son poisson.

— Tu ne pouvais pas prendre la mère à ton service bien entendu ?

— Hélas non, j'ai déjà Maria. Elle est âgée, mais je ne puis l'abandonner.

Je fus vivement impressionné par ce récit et je dois avouer avoir suivi la messe avec beaucoup de distraction. Il me tardait de connaître ce garçon dont ma mère venait de me brosser un tableau si touchant.

A la sortie de l'église, je l'aperçus sur le parvis, un panier d'osier à ses pieds. C'était un grand garçon au regard vif; une touffe de cheveux blonds bouclés dépassait de sa casquette de pêcheur légèrement rejetée en arrière.

— Bonjour M'sieur-dames, fit-il en hôtant sa casquette.

— Bonjour Robert, alors qu'a-t-on pêché de bon ? Oh ! le beau homard, je vais le prendre; mon fils aime beaucoup cela.

Robert dirigea alors son regard vers moi. Dans ses yeux ardents comme une braise se lisait la surprise. Il devait sans aucun doute ignorer mon existence, ou croire que se rendre aux colonies était s'exiler pour la vie.

— Il a eu l'air étonné de me voir, fis-je remarquer à ma mère après avoir quitté Robert.

— Oui, il savait que j'avais un fils, mais il ne t'imaginait sans doute pas comme cela. Et puis, le retour au pays après cinq ans d'absence, et venant de si loin, c'est un événement par ici.

L'après-midi nous eûmes la visite du notaire de C... et de sa fille Solange, que je n'avais pas vue depuis au moins sept ans. C'est avec plaisir que je les revis tous deux. Solange, que j'avais laissée enfant, était devenue une ravissante jeune fille. Ma mère ne les voyait que très rarement car, depuis la mort de sa femme, le notaire venait très peu dans sa villa où il ne se plaisait pas. Ma mère les garda pour dîner et la soirée passa très rapidement. Ce n'est qu'une fois seul dans ma chambre, alors que le sommeil tardait à venir, que je me mis à penser à Robert et à la pauvre vie de cette famille de pêcheurs qu'un nouveau drame risquait à tout instant de plonger dans une misère encore plus grande. Mon sommeil cette nuit-là fut très agité, et je voyais en rêve par une tempête effroyable, des vagues hautes comme une maison engloutir la frêle embarcation de Robert.

J'avais résolu de gagner son amitié comme ma mère avait si bien réussi à le faire, aussi je pris l'habitude de me rendre régulièrement sur la plage où je voyais à marée basse les enfants occupés à ramasser des coquillages. Je les aidais à ramener leur panier jusqu'au bourg, mais je n'eus pas la chance de rencontrer Robert.

Je rendis visite à notre vieux curé, et bien entendu j'amenai la conversation sur Robert et sa famille.

— C'est un garçon très intéressant, vous savez. Il aime beaucoup la lecture. Je l'ai tout d'abord orienté dans le choix de ses livres et maintenant il ne lit pas n'importe quoi. C'est le seul jeune du reste à venir prendre des livres à la bibliothèque paroissiale. Il fait également partie de notre chorale, il a une voix splendide. Ailleurs que dans ce village j'en aurais fait quelqu'un, c'est un très brave petit; mais ici ils sont tous nés pour être pêcheurs, il n'y a rien à faire. Sa mère ne le désirait pas cependant, mais la mort du père n'a rien arrangé, bien au contraire. La pauvre femme a dû se placer dans une ferme, et Robert a maintenant la charge de toute la maisonnée. Madame votre mère et moi-même faisons l'impossible pour leur venir en aide.

L'intérêt que je portais à Robert grandissait de jour en jour, et il me tardait de faire sa connaissance. Une après-midi par semaine il venait travailler au jardin, et c'est ainsi que le lendemain après déjeuner, j'eus le plaisir de l'apercevoir bêchant la terre avec ardeur. Comme de coutume, il vint prendre sa collation avant de partir. « Il est d'une grande timidité », me dit ma mère tout en dressant la table. « Si je n'y prenais pas garde il partirait sans goûter ».

Il arriva enfin après s'être fait prier.

— Je savais que vous n'étiez pas seule, aussi je ne voulais pas vous déranger.

— Mais tu ne déranges personne, tu le sais bien. Je suis seule avec mon fils Raymond, que tu as déjà vu dimanche dernier.

— Oui, les enfants m'ont dit combien vous étiez gentil avec eux, mais il ne faut pas qu'ils vous ennuiant.

— Mais pas du tout, nous nous entendons très bien tous les trois.

La conversation s'orienta sur la pêche et Robert me captura tellement que je m'invitai pour un de ces prochains matins.

— Ce sera avec grand plaisir, mais il faudra vous lever de bonne heure, fit-il avec un regard amusé.

— Je sais ce que c'est de se lever tôt, répliquai-je. Ce ne sera pas la première fois. Au fait vous dévalisez la bibliothèque de Monsieur le Curé, à ce qu'il paraît.

— Oui, j'aime beaucoup la lecture, et Monsieur le Curé me prête tous les livres que je veux.

— Vous savez que vous pouvez également vous servir dans ma bibliothèque.

— Ma foi, ajouta ma mère, j'avoue n'avoir jamais pensé à le lui proposer.

— Voulez-vous en emporter quelques-uns ?

— Ce serait avec plaisir, mais je vais d'abord finir ceux que j'ai en ce moment, vous savez, je n'ai pas beaucoup de temps pour lire.

— Oui, je le devine, mais venez quand vous voudrez, je suis à votre disposition pour vous conseiller.

— Merci beaucoup. Bon ! je crois qu'il va falloir que je parte maintenant, car les gosses vont s'impatiser. Toujours d'accord pour la pêche ?

— Mais bien sûr, quel jour puis-je venir ?

— Voyons... Voulez-vous lundi matin ?

— Oui, c'est entendu ; à quelle heure ?

— Je passerai vous prendre à quatre heures, ça va ?

— Je serai prêt.

Ma mère lui prépara un petit paquet de provisions diverses qu'il emporta.

La nuit me parut fort longue et je m'éveillai à mainte reprise, me croyant en retard. Enfin le réveil-matin sonna et en un tournemain je fus prêt. Robert arriva comme prévu et marqua sa surprise en me voyant devant la grille, l'attendant.

— Je ne suis pas en retard au moins ? Vous m'attendiez depuis longtemps ?

— Non, non. C'est moi qui étais en avance.

Nous nous mîmes en route sans plus attendre. Notre petit bourg était encore endormi et, dans le grand silence de la nuit, on n'entendait que le claquement des sabots de bois de Robert. En moins d'un quart d'heure nous fûmes au bord de la mer, très calme ce matin-là ; tout juste le léger ressac des vagues venant mourir sur les galets. Le bateau se trouvait amarré non loin de là.

— Eh bien ! Nous avons de la chance, il fait beau temps.

— Oui, heureusement, car sans cela je ne vous aurais pas emmené. Vous ne craignez pas le mal de mer, j'espère ?

— Bien sûr que non, rassure toi.

A la vérité je faisais le fanfaron car je n'avais jamais pris la mer, si ce n'est sur un paque bot, mais il n'était pas question que je m'en vante.

Robert après avoir lancé sa barque sauta lestement à bord, et se mit aussitôt aux avirons. Il ne parlait pas et je crus bon de respecter son silence. Il faisait beaucoup plus frais qu'au village et l'aurore naissante le froid s'intensifiait. Je ne tardai pas à m'en apercevoir. Robert avait pris soin de se munir d'un gros chandail à col roulé qu'il avait passé sous sa vareuse.

— Vous avez froid hein ? fit-il avec un petit sourire. J'aurai dû vous prévenir de bien vous couvrir, il fait évidemment beaucoup plus frais en mer.

— Oui, j'aurais dû prévoir cela moi aussi.

— Attendez, vous allez mettre mon gros chandail, moi je prendrai le vieux que j'ai dans mon sac.

— Non, non ça ira bien comme cela ». Mais, sans m'écouter, Robert eut vite fait d'opérer le changement.

— Mais pourquoi ne m'as-tu pas prêté le vieux ?

— Parce qu'il est moins chaud.

— Je suis vraiment désolé de te créer toutes ces complications ; tu dois regretter de m'avoir emmené avec toi.

— Mais non, vous ne me dérangez pas du tout, et de plus je ne voudrais pas que vous attrapiez froid.

Cette sollicitude sans arrière pensée aucune, cette saine franchise étaient vraiment très touchantes de la part de ce jeune garçon. Presque grave, il ramait sans mot dire et nulle contraction de son visage n'indiquait l'effort. Nous étions arrivés près de ses bouées de signalisation et je l'aidai à relever ses nasses, moment critique. La pêche fut bonne et Robert était assez satisfait. Il paraissait même plus décontracté au retour. Après avoir amarré son bateau, Robert recouvrit soigneusement ses paniers de varech et les aspergea d'eau de mer.

— Cela te dérangerait si je t'accompagnais jusqu'à C... ? j'ai ma bicyclette à la maison, je pourrais t'aider à porter un panier.

— Je veux bien, cela me rendra service, mais il ne faut pas vous y croire obligé.

— Mais pas du tout, cela me fait plaisir.

Après être passés prendre ma bicyclette, nous prîmes la direction de C... Il y avait une grande activité près de la criée au poisson, où mareyeurs et pêcheurs débattaient leurs prix. Heureusement que Robert m'avait prévenu, car cela dura une bonne demi-heure.

Je tins à lui offrir un café, qu'il accepta avec plaisir. Nous pénétrâmes dans l'un des deux cafés qui se trouvaient

à proximité. La grande salle était bruyante, et une odeur de café chaud et d'alcool me suffoqua. Plusieurs pêcheurs étaient déjà attablés en train de collationner. J'obligeai Robert à commander quelques tartines accompagnées de lard fumé, et je me contentai pour ma part d'un café noir, qui était du reste exécrable. Pendant que Robert mangeait de bon appétit, je réalisais tout le travail déjà accompli par ces pêcheurs à une heure à laquelle d'ordinaire je dormais encore à poings fermés. J'avais pris grand intérêt à cette partie de pêche et je décidai de la renouveler, avec l'accord bien entendu de Robert. Je tenais avant tout à ne pas le gêner car, pour lui, il ne s'agissait pas d'une partie de plaisir. Il en fut très content. J'en profitai également pour fixer un rendez-vous afin qu'il vienne à la maison chercher les livres que je lui avais promis. Mercredi après-midi fut donc convenu.

Après déjeuner j'étais remonté dans ma chambre et, en attendant mon visiteur avec impatience, je m'étais mis au piano. Dix minutes environ s'étaient à peine écoulées que l'on frappa à la porte, et à ma grande joie je vis Robert apparaître dans l'encadrement, sa casquette à la main, suivi de ma mère.

— Je vous laisse, mes enfants, fit-elle en se retirant.

— Bonjour Monsieur Raymond. Que c'est beau ce que vous jouez, comme j'aimerais pouvoir en faire autant.

— Merci Robert, mais toi tu chantes à ce qu'il paraît et c'est encore plus beau.

— Oh ! Je ne crois pas, jouez encore quelque chose ?

— D'accord, mais tout d'abord ne reste pas debout, met ta casquette et ton blouson sur le lit et viens t'asseoir ici. Robert s'assit timidement sur le bord de la chaise que je lui avançai près du piano, tandis que j'attaquai les premières notes de l'*Ave Maria* de Gounod.

— Oh ! c'est très beau, c'est encore plus beau, fit-il après l'exécution du morceau.

— Oui. Tu aimes la musique, toi aussi, et tu as raison. C'est un réconfort, une présence beaucoup de choses à la fois. Ainsi, tu vois, tu peux te servir, fis-je en désignant d'un geste circulaire les nombreux rayonnages qui couvraient les murs.

— Mais je ne vais pas savoir quoi choisir; il y a des livres partout !

Cette réponse amusante me fit sourire, aussi, le prenant par les épaules, je le dirigeai vers un coin de la pièce.

— Ici j'ai mis tout exprès pour toi des livres qui, je pense, pourraient t'intéresser.

— Oh ! Des livres de Pierre Loti. Je l'aime beaucoup. Je peux en prendre un ?

— Bien sûr, puisqu'ils sont à toi maintenant.

— A moi ?

— Oui, je te fais cadeau de tous ces livres-ci.

— C'est vrai. Mais alors ils ne vous intéressent plus ?

— Ils m'ont intéressé, maintenant j'en lis d'autres.

— Ah oui ! Je comprends. Je ne sais comment vous remercier. Ici tout le monde me gâte; après votre mère, c'est vous à présent.

— Mais ne me remercie donc pas. Du moment que cela te plaît et que tu es content, alors je le suis aussi.

— Bien sûr que cela me plaît, pensez donc. De beaux livres comme ça pour moi tout seul ». Et il se mit en devoir de les toucher et de les ouvrir l'un après l'autre.

— Je voudrais tous les lire en même temps.

— Tu peux en emporter déjà quelques-uns aujourd'hui si tu veux.

— Oui, d'accord. Je vais faire une étagère à la maison pour y mettre mes beaux livres ».

Pendant que je confectionnais un petit paquet, Robert se mit à contempler les divers souvenirs que j'avais rapportés d'Afrique du Nord et qui étaient pour lui une grande découverte.

— Que ce doit être agréable de vivre ici parmi toutes ces belles choses !

— Eh bien ! tu pourras venir les voir aussi souvent que tu le désires.

— Merci, vous êtes très gentil pour moi et je ne l'oublierai jamais. Je reviendrai chercher le reste des livres la semaine prochaine en venant travailler au jardin.

— D'accord, quand tu voudras.

— Il va falloir que je parte maintenant, fit-il presque à regret, car je dois passer chez Monsieur le Curé pour une petite réparation à faire dans sa cuisine, et je ne voudrais pas le faire attendre. Merci beaucoup pour tout et à bientôt.

— A bientôt Robert, merci de ta visite.

Revenu dans ma chambre après avoir raccompagné mon charmant visiteur jusqu'à la porte d'entrée, je demeurai un instant pensif, puis avec plus d'ardeur que jamais je me lançai dans le déchiffrement d'un nouveau morceau.

Le lendemain, à notre grande surprise, Maria, qui était allée répondre au coup de cloche, revint portant un superbe homard.

— C'est le petit qui a apporté ça de la part de Robert pour Monsieur Raymond.

— Oh ! Mais où est-il ? Vous ne l'avez pas retenu ?

— Impossible, il est parti en courant presque.

— Je reconnais bien là les recommandations du grand frère, fit ma mère en hochant la tête. Il faudra que je gronde ce Robert, c'est de la folie.

Il me tardait de le revoir, non pour le gronder mais pour le remercier de son geste qui me touchait beaucoup.

Ce bonheur me fut donné le lendemain après-midi alors que je passais dans le bourg. La surprise qu'il marqua et le sourire qui éclaira son visage montrèrent assez combien cette rencontre lui était agréable.

— Il va falloir vous cacher quelque part, Robert, ma mère vous cherche pour vous gronder.

— Pas possible ! Je ne vous crois pas.

— Il ne fallait pas faire cela, ce n'est pas sérieux. C'est beaucoup trop pour quelques livres.

— Vous me faites bien des cadeaux ! Pourquoi pas moi !. Au fait, j'ai arrangé, ce matin une étagère pour ranger mes livres.

— Ah ! oui, déjà.

— Bien sûr, je n'allais pas les laisser n'importe où.

— On peut voir cela ?

— Oui, mais ce n'est pas luxueux chez moi, au contraire.

Cent mètres à peine nous séparaient de la demeure de Robert; c'était une petite maisonnette composée uniquement d'un rez-de-chaussée surmonté d'un grand grenier. Un petit jardinet entretenu avec soin en permettait l'accès.

Je pénétraï dans une pièce qui servait à la fois de salle commune et de chambre à coucher. Au fond, une vaste cheminée où un feu de bois se consumait lentement. Une grande armoire normande, un lit et une table qui se trouvait près de la fenêtre en formaient l'ameublement. Robert me fit entrer dans la seconde pièce beaucoup plus petite, dont le plafond était en appentis, et qui était vraisemblablement sa chambre. L'étagère qu'il venait de confectionner était en bonne place au-dessus de son lit qui occupait l'un des angles de la pièce. A l'autre extrémité un second lit devait être celui des enfants. Sur la cheminée, face à la fenêtre, deux gros vases remplis de fleurs des champs apportaient une note coquette à cette pièce dépourvue de tout mobilier.

La propreté et l'ordre de cet humble logis m'émerveillaient sans trop me surprendre. J'imaginai mal Robert vivant au milieu de la saleté et du désordre. Pourtant, avec des enfants, cela ne devait pas être facile.

— Voulez-vous prendre une tasse de café ?

— Mais avec grand plaisir.

— Asseyez-vous donc, fit-il en avançant une chaise de paille.

Robert tenait à me recevoir dans sa chambre ce qui, sans contester, marquait le degré d'intimité qu'il voulait apporter à ma visite. Le café me parut le plus délicieux qu'il m'avait été donné de boire jusqu'à présent.

— Vous restez longtemps au pays ?

— Hélas non, dans quelques semaines je dois retourner à Paris où mon travail m'attend à nouveau.

— C'est dommage.

— Ah ! pourquoi donc ?

— Parce que tout le monde va vous regretter, on vous trouve très sympathique au village.

— Vraiment ! Et toi ?

A cette question qu'il n'avait pas prévue, Robert marqua un petit temps d'arrêt, rougit légèrement et poursuivit :

— Oh ! moi aussi je ne serai pas parmi les derniers à vous regretter.

— Tu es très gentil, mais ce n'est pas pour quelques livres dont je t'ai fait cadeau qu'il faut m'auroler de la sorte.

— Ce n'est pas seulement à cause des livres.

— Allons explique-toi, fis-je en m'asseyant près de lui. Qu'est-ce qui me rend donc si sympathique à tes yeux ?

— Je ne sais pas, je ne sais pas, balbutia-t-il les yeux toujours fixés au sol. Je mis mon bras autour de ses épaules et lui prenant le menton l'obligeai à me regarder. Ses yeux étaient embués de larmes; nous demeurâmes quelques instants sans parler, cherchant à percer nos pensées respectives.

— Moi je devine ce qui se passe en toi ? Et avant qu'il puisse répondre, un long baiser apporta la pleine signification à ses réticences à poursuivre un dialogue qu'il avait lui-même orienté et dont il ne savait plus comment se libérer. Les instants qui suivirent furent merveilleux de gentillesse, de tendresse, d'élan spontanés, qui chez ce garçon ne pouvaient qu'être suscités par des appels intérieurs trop présents en ma propre nature. Sur le petit lit

de cet humble logis il n'y avait plus ni « bourgeois » ni « pauvre pêcheur » mais deux corps qui venaient de se découvrir. Enlacés, sans mot dire, nous étions immobiles, las, semblant rêver, apaisés, heureux. Et, du haut de son étagère, « Mon frère Yves » témoin muet, fut le seul à jeter quelques regards indiscrets, peut-être d'un œil complice.

Robert, qui m'avais surpris par la hardiesse dont il avait fait preuve, retrouva cependant sa timidité une fois hors de la chambre. Il me fallait à présent partir, hélas, et Robert me raccompagna jusqu'à la porte du jardinet.

— A bientôt j'espère, fis-je en lui tendant la main.

Il leva enfin les yeux sur moi et me sourit.

— A bientôt Raymond. Et une solide poignée de main m'assura de sa bonne amitié.

Il demeura quelques instants adossé à la porte me regardant m'éloigner; il ne fit aucun geste mais son sourire en disait très long.

Nos relations avaient évidemment pris une tout autre tournure, et les visites que je lui fis ou celles qu'il me rendit ne cessaient d'accroître et d'entretenir nos élans secrets. Nos sorties en mer se renouvelèrent. J'étais en net progrès : je me mettais aux avirons à l'aller, Robert au retour. Il fallut bientôt se séparer pour de bon; cela fut très dur, car en plus de ma mère il y avait Robert qui avait pris en moi une place de plus en plus grande. Je promis de revenir pour la Noël. Malgré la vie turbulente de la capitale, je pensais souvent à lui et je dois avouer qu'il me manquait beaucoup.

Début décembre je reçus une lettre de ma mère m'apprenant que Robert était alité depuis quelques jours. Il avait pris froid au village. J'étais assez inquiet et priai ma mère de me tenir au courant. Hélas, les nouvelles devinrent de plus en plus alarmantes, et une semaine plus tard une autre lettre m'apprit que Robert était atteint d'une congestion pulmonaire. Il me tardait d'arriver près de lui mais il me fallait patienter encore deux semaines. Enfin vint le jour du départ et, après un long et fatigant voyage, j'arrivai au village tard dans la soirée. Malgré l'heure tardive ma mère m'attendait sur la place en compagnie de Maria. A son regard triste les larmes aux yeux je compris tout de suite l'affreuse vérité. Robert était mort dans le courant de la matinée. Après être passé rapidement à la maison, je me rendis avec ma mère à son chevet.

A mesure que nous approchions de la maison mon émoi devenait de plus en plus grand et je devais prendre sur moi de garder un calme relatif. Monsieur le Curé vint nous ouvrir la porte. Nous pénétrâmes dans la salle commune où il reposait. Sa mère et sa sœur étaient en prière près du lit. Devant l'âtre se tenait un vieillard les yeux rivés sur une bûche qui flamboyait; c'était le grand-père de Robert. Les deux petits dormaient déjà dans la pièce voisine.

Je m'approchai du lit avec ma mère. Robert n'avait pas changé, si ce n'est son visage de cire qui m'impressionna beaucoup. Il me fallut du courage pour ne pas tomber en sanglots et le couvrir de baisers. Je décidai de le veiller, en compagnie d'un pêcheur qui devait arriver incessamment et du grand père qui ne devait pas quitter sa chaise de toute la nuit si ce n'est pour attiser le feu. La nuit fut terriblement longue et très pénible, car cette grande pièce était glaciale. Je ne pus éviter les longs bavardages avec les deux hommes qui ne pouvaient comprendre le chagrin qui envahissait mon cœur ni la force de volonté dont je devais faire preuve devant eux. Vers cinq heures du matin, la mère de Robert, qui avait pris un peu de repos, vint nous préparer du café. J'en acceptai volontiers une tasse avant de rentrer à la maison me reposer à mon tour.

L'inhumation eut lieu l'après-midi même du vingt quatre décembre, et je tins à être l'un des quatre porteurs du cercueil. Un vent violent et glacial soufflait sans désespérer, me mordait le visage mais, confiné dans ma peine, je ne m'en rendais même pas compte. Je fus le dernier à quitter le petit cimetière, non sans m'être retourné une dernière fois pour apercevoir le gardien qui, d'un geste machinal mais combien cruel, comblait à présent la fosse où Robert reposait maintenant pour toujours.

Je reverrai longtemps l'ardent et beau visage de ce garçon, si bien paré des qualités qui forment un ami. Plus qu'un rayon de soleil, je sais que sa présence au village, alors que j'y étais moi-même, apporta à mon trop bref séjour toute la douce chaleur et la couleur sans lesquelles il eût été sans attrait véritable. Et je crois bien ne jamais pouvoir oublier.

RAYMOND NORMAND.

LIVRES ANCIENS
LIVRES NOUVEAUX

**MARC-AURÈLE OU L'EMPEREUR
DE BONNE VOLONTÉ**

de JULES ROMAINS.

Une grande figure de l'Histoire saisie dans sa vérité humaine, telle se présente cette biographie que nul mieux que Jules Romains ne pouvait réussir : on y trouve matière à ample réflexion (1).

Né en avril 121, Marcus Catilius Severus appartenait à une famille originaire d'Espagne, rentrée à Rome sous Trajan; elle était riche, bien apparentée et occupait des fonctions importantes proches du Pouvoir. Sa mère, qui montrait un réel détachement à l'égard des biens matériels, fut son premier maître; il en eut d'autres pour le latin, le grec, la peinture, la musique, la philosophie. Il savait — par son entourage — qu'il devait se préparer à une très haute fonction : le métier d'empereur peut-être. Hadrien, lui-même, l'encourageait dans ses études; il lui disait qu'il fallait savoir une foule de choses, se cuirasser contre des situations difficiles et s'attendre à une tâche pénible.

Une question vient à l'esprit que notre auteur ne saurait esquiver. « La réputation bien établie d'Hadrien quant aux mœurs privées nous autorise à nous demander si, dans la sympathie évidente et durable qu'il témoigna au jeune Marc, n'entraînait pas quelque peu de l'attirance qu'il éprouvait pour les beaux éphèbes. Marc, quoique un peu chétif, n'avait pas mauvaise figure. Mais il entraînait déjà dans son idéal de vie des éléments d'austérité qui lui auraient rendu difficiles certaines complaisances. Et c'est en toute sincérité qu'il félicitera plus tard Antonin, devenu empereur dans l'intervalle, d'avoir su mettre un terme aux amours pour les adolescents qui vont mal avec la maîtrise de soi-même. Ce qui n'empêcherait pas d'ailleurs les apologistes de l'homosexualité d'observer que, s'il est permis de reprocher à de grands souverains des erreurs ou des faiblesses imputables à l'existence d'une favorite, il serait ingrat de ne pas reconnaître que le

(1) Marc-Aurèle ou l'empereur de bonne volonté. Flammarion. Prix : 17 F.

siècle des Antonins, si glorieux dans son ensemble, a été, à certains égards, un régime de favoris. (Le choix par un souverain de son successeur ne s'expliquant guère sans une période préalable durant laquelle le futur héritier était un favori). »

Entre la mort d'Hadrien — en 138 — et son avènement — en 161 — il va, juge et témoin des événements et des acteurs, achever — à côté d'Antonin (adopté par son prédécesseur à condition qu'il le choisisse comme successeur) — l'apprentissage d'un dur métier. Enfin son heure va sonner tour à tour ou en même temps, législateur, écrivain, chef d'armée : de quel intérêt devait être l'*Histoire de ma vie* — qui n'est point parvenue jusqu'à nous — si l'on en juge par les *Pensées* ! Il améliore le statut de l'esclave, protège celui de l'affranchi, réforme l'Etat-civil, la fiscalité, organise le ravitaillement des collectivités, adoucit le droit familial. Et si, parfois, on le voit présider les jeux du cirque, qu'il réprouvait, c'est qu'il ne pouvait les interdire; il se livre à une résistance passive en contrariant leurs organisateurs et, dans la tribune même, en signant ostensiblement son courrier.

C'est le front des armées qui est sa résidence habituelle : sur celui du Danube, il fera un séjour ininterrompu de six années. Qu'on n'oublie pas que, lors de son accession au trône, l'empire est à son apogée et comprend la Grande-Bretagne, la Gaule, l'Italie, l'Espagne, la Rhénanie, l'Europe centrale, les Balkans, l'Asie mineure, l'Egypte, l'Afrique du Nord. Et c'est au milieu de ses légions à Vienne (Autriche) qu'il expire en l'an 180.

Son caractère est attachant : une absence foncière d'égoïsme, de l'humilité, de l'indulgence envers les autres — à qui il fait toujours crédit, préférant le risque de pardonner à un coupable à celui de frapper un innocent — un optimisme corrigé par la réalité qu'en Stoïcien il juge comme l'ordre d'une intelligence supérieure. Pour lui, la vie humaine est « éphémère et sans valeur, hier une goutte de sperme, demain momie ou cendre ».

A sa puissance, il joignait sa sagesse : rencontre rare chez ceux qui gouvernent.

On peut se demander comment le souverain le plus humain que l'on ait connu a pu couvrir de son autorité les supplices infligés aux chrétiens lyonnais de l'évêque Pothin. La raison est, probablement, que l'impératif majeur était de veiller à la conservation de l'Empire : se défendre, à l'extérieur, contre les tribus barbares et, à l'intérieur, contre les sectes secrètes : mithraïsme et christianisme, avec cette circonstance atténuante que l'exaltation publique des martyrs par les adeptes de la religion nouvelle empêchait l'étouffement qu'il eût volontiers pratiqué. Au IV^e et au V^e siècle, d'ailleurs, les chrétiens faisaient des rapprochements entre sa philosophie et l'enseignement évangélique, regrettant que la grâce ne l'ait pas touché et le nommant le « bon empereur ».

Ce livre, lucide et nourri, paraît dans la collection *L'Histoire en liberté* que l'éditeur définit comme l'histoire affranchie des contraintes que lui imposent trop souvent, et depuis trop longtemps, le confort

misme académique, les préjugés universitaires, le respect des idées reçues. C'est l'histoire écrite librement par des hommes libres.

Comment — d'autant plus que l'homophilie à tout à y gagner — n'applaudirait-on pas à un tel dessein ?

ROBERT AMAR.

LES SOLEILS DE BADARANE (1)

de PIERRE LAUER.

« Te bile pas, Baby, l'essentiel, c'est de s'aimer furieusement. » Cette phrase leitmotiv, même si elle doit faire le bonheur des salons « in » ou « pop » ou tout ce qu'on voudra, n'en est pas moins une de celles dont le style est le plus directement recevable. Car le style, le langage, l'encre même de ce livre sont drus, argotiques, percutants et peu académiques, il va sans dire. Il faut en effet ne pas se rebuter, et avoir le courage de franchir les deux premiers chapitres.

Ensuite, on se prend peu à peu d'intérêt pour ces « durs » ou plutôt ces « affreux », mercenaires de M. Ixe à Ramador (atlas s'abstenir) qui combattent sans merci, mais pour une très grosse solde, leurs anciens compagnons d'Indochine, de Corée ou d'ailleurs, qui sont mercenaires de M. Ygrec. Qu'on ne s'y trompe pas : ni honneur, ni victoire, ni idéal ne sont un but pour ces hommes ; mais plutôt le goût de la violence et celui de l'ailleurs, qui n'est souvent qu'un rêve d'absolu inconscient, et malgré l'absence de sentiment ou de sentiments, cela unit ces épaves. Tout ce qui pour eux est bon à prendre, est pris : argent, nourriture, boisson, femmes, hommes. Plusieurs scènes relatent ou esquissent des moments très particuliers de la vie de ces brutes que l'on ne peut rapporter ici, même en les recopiant entre guillemets. Villiers, l'ancien para de Bigeard, blond alléchant ; l'adolescent indigène violenté ; l'Espagnol aux plaisirs solitaires dont le « procès » est horrible ; trois exemples d'humanité bizarre, surprenante, attachante même...

On s'intéresse — et peut-être, d'une certaine manière — on aime ces êtres rudes, crus, étonnants. Soleil, sueur, armes, ne sont que des accessoires ; virilité, obsessions, fascinations sont-elles plus réelles ? Fiction non rassurante, mais aussi témoignage d'une sauvage saveur, qui peut plaire à ceux qui ont le goût de « s'aimer furieusement ».

PIERRE NOUVEAU.

(1) Albin Michel, Paris, 1968, 320 p. Prix : 18,70 F.

CZANARA

Depuis un siècle, la littérature occidentale, progressivement dégagée des interdits puritains, s'est ouverte à l'amour masculin comme source d'inspiration privilégiée, avec pour résultat la gerbe de chefs-d'œuvre que l'on sait : de *Mort à Venise* aux *Feuilles d'Herbe*, des *Amitiés particulières* à *La Ville dont le prince est un enfant*, des *Mémoires d'Hadrien* au *Miracle de la rose*.

Moins heureuse, la peinture n'a guère connu de floraison comparable : ici, la facilité a trop souvent empêché les artistes de s'élever jusqu'au plan de l'art véritable. Manque d'ambition ou simplement de discipline ? Toujours est-il que si les œuvres sont nombreuses dont garçons et jeunes hommes sont le sujet, elles ne dépassent guère, sauf quelques exceptions honorables, le niveau documentaire — voire anecdotique, en mettant les choses au mieux.

Seul, de nos jours, Czanara sait exiger suffisamment de lui-même pour que, sous son crayon, naissent des œuvres dignes des adolescents de Léonard et des athlètes de Géricault.

Talent sans concession et sans faiblesse. Technique impeccable et minutieuse. Dessin tout de rigueur, de netteté, d'une texture aigüe et virile comme il convient pour traiter de tels sujets. Fuyant tout sentimentalisme et toute mièvrerie, les garçons de Czanara offrent à son crayon des visages au regard lucide, des corps souples comme un acier de bonne trempe. Au-delà de leur beauté charnelle, ils laissent entrevoir le monde où vit leur âme et qui est celui-là même dont Platon et Gide ont dit les enchantements.

Les cinquante dessins que Czanara présente aujourd'hui s'échelonnent sur vingt ans de sa carrière, dont ils constituent en quelque sorte le miroir. C'est dire que, de l'un à l'autre, l'évolution du talent de l'artiste est sensible.

Sans vouloir ici tenter de définir les « périodes » de Czanara, on peut du moins signaler la récurrence constante dans son œuvre d'une veine qui peut être qualifiée de « freudienne », avec l'intervention de tout un faisceau de symboles dont le déchiffrement nous apprendrait sans doute autant sur le peintre que sur ses modèles. Univers plein de poésie et d'étrangeté, que baigne le soleil noir d'une inquiétude fondamentale.

Parmi ces symboles, ceux qui sont empruntés à la mythologie antique sont particulièrement nombreux et somptueux. Comme Ovide et Apulée, Czanara aime à chercher dans les métamorphoses des dieux et des héros la réponse aux problèmes de l'homme. Heureuse

rencontre, qui fait de son art le confluent de deux courants dont la source se trouve pareillement dans l'Hellade.

Mais si cet art nous transporte fréquemment dans le domaine des songes — voire, ici et là, des cauchemars — il ne perd nulle part le contact avec les réalités et ne se refuse même pas, à l'occasion, à nous en montrer sans aucun voile les aspects les plus concrets.

L'érotisme, chez Czanara, ne dégénère certes jamais en polissonnerie. Son art est trop exigeant et trop rigoureux pour cela. Mais il n'est pas douteux qu'à la vue de telle courbe de hanche, de telle bouche sensuelle, de tel sexe deviné ou offert, il a ressenti une émotion que son crayon excelle à nous faire partager — et sans qu'aucun détail nous en soit celé.

Ainsi — de l'angoisse à la volupté, de la sensualité à la tendresse et jusqu'à ces obscurs désirs qu'éveille au fond de nous la vue de la souffrance de l'être aimé — ce sont tous les aspects de l'Eros viril qu'évoquent ces dessins.

Mieux que n'importe quelle littérature, ils ouvrent l'accès à un certain domaine de l'amour. A nous de savoir poser sur eux le regard qui nous en livrera les secrets (1).

MARC DANIEL.

(1) 50 dessins. Prix : 45 F.

GILLES PERRAULT

DOSSIER 51

« Un livre très remarqué... »

Ed. Fayard — 22 F

L'ASSASSINAT DE SISTER GEORGE (1)

« CHANTAGE AU THÉÂTRE » (2)

Est-ce par souci de symétrie que M. Jean Cau, avec l'adaptation de la pièce de Franck Marcus, nous donne un pendant aux **Yeux crevés** où Alain Delon était voué à la mort par son protecteur ? J'ai toujours, pour ma part, admiré que sur la cheminée bourgeoise, de chaque côté du groupe familial, poli et banalisé par deux mille ans de christianisme, figurassent le buste de Sapho et celui de Socrate.

La tragédie, et plus souvent le fait divers, la vie tout court, coiffent indifféremment ces trois sujets que la Société, par instinct de conservation, a séparés. Le feu de la passion ou la poussière de l'habitude les détruit indifféremment. Un paradoxe ironique veut que ce qui justifie par compensation la singularité officielle de nos amours — la passion d'une femme pour une autre — est plus loin de moi que l'amour de la femme pour l'homme, et que je regarde, dans la vie et au spectacle, cette sorte d'amour avec la même inquiétude que, derrière la glace qui le protège, l'entomologiste le travail de la reine des abeilles fabriquant, sans le secours du mâle, le matériel vivant nécessaire à la ruche.

Ce n'est donc qu'à travers l'art que je comprends et m'émeus.

Je dois dire tout de suite que Miss Claude Bruckridge, vieille actrice de la B.B.C. qu'on oblige à mourir dans un feuilleton qui durait depuis six ans, loin de m'aider à m'émouvoir, me distrair inutilement du vrai drame qui est celui de toutes les Saphos. Il y a un parallélisme certain entre nos amours et les leurs : elles ne s'éprennent que des filles qui tomberont dans les bras des garçons comme nous-mêmes ne pouvons aimer que des garçons à qui les filles plairont un jour.

C'est par là que le drame de Sister George aurait pu me toucher, par l'effort d'une vieille amoureuse qui n'aurait élevé jusqu'à elle un être charmant, irresponsable, que pour le voir tomber sous la loi commune de la procréation. Or la jeune Alice ne quitte sa Jézabel de feuilleton américain, jouée d'une manière très émouvante par Katha-

(1) Théâtre Edouard VII (Retiré de l'affiche).

(2) Théâtre des Mathurins.

rina Renn, que pour une jeune harpie de la même B.B.C. La raviseuse, sous les traits ambigus de Mlle Anne Carrère, laisse Miss George à sa double solitude de femme délaissée et de comédienne sans emploi. En Angleterre, les femmes célibataires sont moins seules qu'ailleurs, grâce au whisky et aux petits chiens. Toute pièce est une mayonnaise réussie ou ratée. Dans celle-ci rien ne manque, pas même une Miss Georges qui, seule chez elle, chevauche deux chaises comme une motocyclette pour se rappeler le bon temps où elle était courrier dans un commando de la marine de sa très gracieuse Majesté !

Faite de scènes tantôt passionnantes, tantôt un peu vides, cette œuvre manque de crédibilité mais il fallait la voir, ne serait-ce que pour se consoler de ne pas l'avoir faite. Et d'ailleurs elle était jouée admirablement par Mme Katharina Renn qui a fait un portrait impressionnant de Miss George, Mlle Kerr, une Baby Doll prolongée, Mlles Carrère et Lecour.

J'avais vu aux Mathurins, quelques jours auparavant, **Chantage au Théâtre** de Mlle Dacia Maraini. On nous a appris que deux jeunes gens, Arcadiens par surcroît, répètent une pièce où il est question de faire chanter un industriel qui aime trop les femmes. Le style limpide et charmant de la pièce, le jeu délié des jeunes acteurs, ne nous ont pourtant pas permis d'apprendre, par nous-mêmes, ce qui se passait exactement sur scène ou dans leur vie. Il y avait pourtant dans tout ceci beaucoup de talent qui se gaspille en des gammes.

ANDRÉ du DOGNON.

G. PEZET

GRAPHOLOGUE DIPLOMÉE

36, rue Frémicourt, PARIS-15^e — Tél. : 306-39-63

La graphologie vous dévoile d'une façon scientifique et sûre le caractère de ceux que vous voulez connaître.

Raymond COUDRAY

Etude LAMY

87, boulevard Montparnasse

PARIS — BAB. 74-20

se tient personnellement à votre disposition pour toutes vos

TRANSACTIONS IMMOBILIÈRES

ACHATS — VENTES — LOCATIONS

Studios, Appartements, Pavillons, avec ou sans confort

Consent jusqu'à 95 % de crédit

Téléphoner pour Rendez-vous

I - KI
sciences occultes

résout bénéfiquement
vos problèmes,
professionnels,
sentimentaux...

lignes de la main — cartes — tarots — graphologie
métamorphoses de Royer — formes fortuites de Rorschach
envoûtement — désenvoûtement — retour d'affection

(Nombreuses références)

7, rue Riboutté, PARIS-9^e — Métro Cadet

Téléphone : 523-35-86

HOTEL RÉSIDENCE **

STUDIOS GRAND CONFORT

Ascenseur — Téléphone dans toutes les chambres

30, rue de Maubeuge, PARIS (IX^e) — Tél. : 878-44-82

(métro : Notre-Dame-de-Lorette, Cadet-Lepelletier)

Même Direction : HOTEL LAKANAL

9 bis, rue Lakanal, PARIS (XV^e) — Tél. : 828-09-13

(FACILITE DE CUISINE)

A 50 mètres de BOBINO

RESTAURANT

« CHEZ MARIA »

Spécialités bretonnes

Arcadiens, faites-vous connaître,
un meilleur accueil vous sera réservé

Réservez vos tables les samedi et dimanche

16, rue du Maine, PARIS (XIV^e)
Tél. DAN. 11-61 — FERMETURE LE MARDI

Ouvert jusqu'à 2 h du matin

CANNES

HOTEL P.L.M. **

Entièrement rénové

3, rue Hoche

Tél. : 38-31-19

Arcadiens, un accueil agréable vous est réservé

AU RESTAURANT DE LA CALÈCHE

Ouvert à 19 h

*Les Arcadiens y sont reçus en amis, dans un cadre intime
et agréable pour y déguster les spécialités du PERIGORD*

Menu à 17 F

(Confits, Cèpes, Foie gras, Cailles, Truffes, etc...)

N'oubliez pas de réserver vos tables
(Fermé le Lundi)

28, rue Jean-Maridor — PARIS-XV^e

(Métro Lourmel)

Tél. : 533-50-91